

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 31 DECEMBRE 1892.

No 28

Une Année de Lutte

Aujourd'hui paraît le dernier numéro du CANADA-REVUE pour l'année 1892.

Avec ce numéro finit notre troisième volume, et l'année qui commence sera la quatrième de notre existence.

Pour un poupon criard que l'on se faisait fort d'étouffer d'un tour de main, voilà qui n'est certainement pas trop mal.

D'autant plus que l'enfant chétif est devenu diablement vigoureux; il y a de grands garçons qui en ont une rude peur.

On a tort cependant de lui attribuer des instincts sanguinaires, destructeurs, car il n'est pas méchant; seulement, nous le croyons un peu volontaire et difficile à convaincre lorsqu'il n'y pas de bonnes raisons à la clef.

La preuve que le CANADA-REVUE est toujours aimable, c'est qu'il ne veut pas laisser passer la nouvelle-année sans adresser à tous ses lecteurs, amis et ennemis, partisans et adversaires, critiques et admirateurs, ses meilleurs souhaits et sans leur faire parvenir toutes les civilités de sa rédaction :

Le Canada-Revue

*Marc Sauvalle,
Rédacteur-en-chef.*

*A. Filteau,
Directeur-Gérant.*

Maintenant que ce devoir de paix et de concorde est accompli, nous croyons que notre bon public, si fidèle, sera heureux de passer en revue avec nous le travail achevé et le chemin parcouru dans ces douze mois de labour ardu où ne nous ont manqué ni les épreuves ni les algarades.

Nous avons passé au travers des unes comme des autres, non sans y laisser quelques débris, mais de nouvelles conquêtes sont venues renforcer notre œuvre, et c'est le cœur plein de confiance et d'espérance que nous entamons l'année 1893, convaincus que le triomphe des idées que nous professons approche à grands pas.

Et maintenant que nous venons de franchir une nouvelle étape, il fait bon de se retourner.

C'est alors qu'elle paraît longue et remplie, cette route qu'il a fallu faire pas à pas, entouré d'embûches, sujet à toutes les surprises, soumis à toutes les infamies, exposé à toutes les chausse-trappes, à tous les coups de stylets et aux divers poisons de nos Borgia au petit pied!

Mais aussi, quelle satisfaction de constater le progrès obtenu, les réformes conquises, le bien-être assuré à ceux qui souffraient!

Le CANADA-REVUE, sans orgueil et aussi sans fausse modestie, peut se vanter d'avoir déjà accompli une œuvre fructueuse, utile, prospère.

Invariablement soumis au programme que nous nous sommes tracé, nous n'en avons pas dévié un seul instant, pour aucune considération ou aucun prétexte.

Le but de notre revue à sa fondation était d'amener dans l'ordre social, politique et reli-

gieux, dans la littérature et dans l'éducation, les réformes que nécessitait notre état arriéré et rétrograde, la suppression des abus dont souffrait notre population.

Nous prendrons successivement chacun des points sur lesquels s'est portée notre attention en indiquant les résultats obtenus par le CANADA-REVUE ou avec son concours.

Ce sera notre réponse à ceux qui nous demandent cyniquement ou sceptiquement, suivant leur degré d'indépendance : où nous voulons en venir ?

En politique, nous n'avons abordé que les grandes questions qui sont au-dessus des distinctions de parti et à l'égard desquelles tous les citoyens, à quelque couleur qu'ils appartiennent, peuvent se rencontrer sur un terrain de discussion absolument libre et digne.

Le CANADA-REVUE a demandé la *Suppression du Conseil Législatif*, et jamais la question n'a été plus près qu'aujourd'hui d'avoir une solution. De fait, elle est entrée dans le domaine de la politique pratique et s'inscrit sur le programme de tous les politiciens indépendants.

Le CANADA-REVUE a protesté contre le *Procès Mercier*, qu'il considérait à la fois comme une persécution tardive et une manœuvre dangereuse. La suite a montré que nous avions raison.

Le CANADA-REVUE a combattu les *Taxes* de la dernière session et l'unanimité des cultivateurs, des commerçants, des mineurs et des hommes de profession à condamner aussi bien l'idée que le sens et la rédaction de la loi, indique que notre protestation n'a pas été vaine.

D'ailleurs, fait unique, le gouvernement a lui-même avoué que sa loi était mal faite.

Le CANADA-REVUE a abordé la question des *Eccles du Manitoba*, et exprimé l'idée qu'il vaudrait beaucoup mieux, plutôt que de lutter sans cesse, tâcher de s'entendre en donnant satisfaction aux obligations où se trouvent les catholiques d'instruire leurs enfants dans leur religion, tout en leur fournissant les avantages de bonnes écoles pratiques et avancées. C'est une position toute de conciliation et de dignité qui vient d'avoir l'approbation de Mgr Satolli.

Dans l'ordre social maintenant, nous n'avons pas moins fait sentir notre influence :

Le CANADA-REVUE a revendiqué hautement la *Liberté de la Presse* et la *Liberté de la Parole* dans tous les moments de l'existence, dans tous les actes de l'individu ; il l'a revendiquée entière, absolue, indépendante du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, tant que la presse et la parole se maintenaient dans les seules limites qui leur soient fixées : le respect de la morale, de la vie privée et des droits légitimes de chacun.

S'il faut indiquer quelques résultats de ce bon combat, il suffit de montrer notre presse autrefois si craintive et de faire constater la vivacité d'allure, la franchise, le ton plus gaillard qu'elle a pris depuis que le CANADA-REVUE a montré le chemin et s'est courageusement offert aux coups.

Le CANADA-REVUE est le premier journal de Montréal qui ait insisté sur la nécessité d'une *Bibliothèque populaire* indépendante de toute dénomination ou subordination religieuse. L'idée a fait un rude chemin sous notre égide, et nous touchons presque au comble de nos vœux. Le Conseil est autorisé à emprunter l'argent nécessaire à la création d'une Bibliothèque, et un comité est nommé pour en faire les règlements. Enfin, le CANADA-REVUE a déjà la promesse de près de 5000 volumes que ses abonnés et lecteurs sont prêts à fournir lorsque l'institution sera fondée, sans compter son don propre de 500 volumes.

Le CANADA-REVUE s'est élevé contre les abus de pouvoir commis par le clergé dans le *Démembrement* et la *Division des Paroisses*, contre la façon arbitraire, cassante, dictatoriale dont sont réglés ces très intéressants et souvent très coûteux changements. Dans deux cas différents nous avons vu enfin la justice triompher.

Nous avons signalé le démembrement des trois paroisses de St-Jean, St-Valentin et Ste-Marguerite pour former celle de Ste-Blaise, à l'encontre du vœu des tenanciers.

La justice a été impuissante à empêcher cette violation du droit d'honnêtes citoyens suscitée par l'évêque du diocèse ; mais, lorsque le cas s'est représenté pour l'érection de la

paroisse de St-Pierre, dans le diocèse de St-Hyacinthe, à même les trois paroisses de St-Damien, St-Sébastien et Notre-Dame-des-Anges, l'évêque Moreau a reçu ordre du tribunal d'interrompre ses travaux pendant l'appel à Rome.

Lors des difficultés survenues à Maskinongé par suite de l'entêtement d'un curé qui voulait placer son église à sa guise, sans s'occuper des désirs de ses paroissiens, de ceux qui payent, difficultés qui se sont terminées par un schisme regrettable, nous avons soutenu la cause de ces pauvres gens chassés malgré eux du sein de l'Église. Ce fut en vain.

Plus tard, le même cas se produisit à Kamouraska, et un certain nombre de catholiques voulurent construire une chapelle pour leur usage personnel à mi-chemin de l'église paroissiale trop éloignée; on fit bien mine de regimber, mais au bout de quelque temps de réflexion, on s'empessa de céder. La leçon avait porté.

Le CANADA-REVUE est l'ennemi acharné du *Prêtre politicien*, ce perturbateur de notre population, ce destructeur de tous les liens civils et sociaux. Pendant de longs chapitres, nous avons fait ressortir l'anomalie épouvantable de ce messager de paix s'immiscuant dans les consciences pour y souffler le venin des haines partissantes, abusant des retraites et des confidences pour enrégimenter le troupeau des esprits soumis à sa direction et en faire les complices ou les instruments de ses préventions ou de ses sympathies plus ou moins motivées ou intéressées.

Ce fléau est si vivace que nous ne pouvons guère nous flatter d'y avoir apporté un ébranlement salutaire. Mais la cognée est mise dans l'arbre, nous continuerons à y frapper. Si nos amis nous aident, nous réussirons.

Le CANADA-REVUE a demandé, dans l'intérêt des classes laborieuses, la *Gratuité de l'enseignement*. Cette demande n'a pas été sans soulever de hauts et saints grognements. C'est que l'on n'a pas le goût, dans ce monde-là, de rien donner gratuitement. L'argent rentre, mais il ne ressort jamais. Cependant, il a fallu céder quelque chose devant l'opinion publique soulevée par

le CANADA-REVUE, et décider que les enfants qui feraient preuve de leur pauvreté et solliciteraient la gratuité pourraient enfin en jouir.

Le CANADA-REVUE a contribué plus que tout autre journal à obtenir la *Publicité des débats des commissaires d'École*, publicité réclamée depuis si longtemps par ceux qui alimentent ce fonds et étaient autocratiquement exclus du droit de s'enquérir de sa gestion.

Le CANADA-REVUE a tenu à montrer l'indécence dont sont preuve certains curés qui n'hésitent pas à se construire de monstrueux presbytères à même les revenus des fidèles, à côté d'églises à fleur de terre ou d'écoles en ruines. Nous sommes tombés tellement juste, que la *Vérité*, elle-même, proposa, aussitôt notre article paru, que les paroisses fussent classées et que, dans chacune, il ne pût être élevé de presbytères plus coûteux ou plus somptueux que celui fixé pour la catégorie à laquelle appartiendrait la paroisse.

Le CANADA-REVUE a touché en maintes circonstances un sujet très scabreux, très impopulaire, et pourtant indispensable à traiter pour le bien-être de nos concitoyens: nous voulons parler des défauts et des travers de notre peuple,—défauts et travers dont il est la victime inconsciente par suite de sa fausse éducation. Le *culte du veau d'or*; *l'idolâtrie du prêtre*; *la déloyauté politique*; *le quémandage perpétuel*; *les prétentions injustifiées de nos grands hommes*; *le parasitisme de la presse*; *l'absence d'esprit public*; *la légèreté du serment* sont autant de vices que nous avons flétris sans merci, persuadés de faire une œuvre utile pour notre jeunesse.

Enfin, le CANADA-REVUE a bataillé ferme pour l'abolition des *Exemptions de taxes*. Oh, les escarmouches ont été chaudes et les coups ont plu dru, si dru que nous avons forcé l'ennemi à sortir de la retraite et à montrer ses armes! Ce privilège qu'il ne consentait même pas à discuter, qu'il ne descendait pas jusqu'à justifier, le clergé se voit obligé aujourd'hui à le défendre pied à pied dans la presse et non plus sur le vieux principe: *nominor leo*, mais en invoquant la pitié et la charité du bon peuple.

Quelle victoire de voir enfin ces fiers-à-bras

reconnaître qu'il y a un peuple et qu'il est bon, trop bon, puisqu'il consent encore à se faire plumer pour engraisser tant de parasites qui enlèvent à l'ouvrier non seulement l'argent de la poche, mais encore le pain de la bouche ! Lorsque nous avons montré que le collège des Jésuites qui réalise plus de soixante mille dollars de bénéfice net par année, ne paye pas un sou de taxe, il y a eu un haut le cœur bien compréhensible.

Les plus têtus ont fini par comprendre qu'après tout le CANADA-REVUE n'avait pas tous les torts.

Comment, dans la ville de Montréal, dont la valeur de la propriété taxée est de 120 millions environ, il y a cinquante millions, soit presque la moitié de ce chiffre, de biens du clergé qui ne payent jamais de taxe, et dont la valeur s'accroît chaque année en raison directe des sommes payées par les infortunés contribuables saignés à blanc pour remplir le coffre public !

La discussion, purement spéculative jusqu'alors, s'est enfin pratiquement ouverte l'autre jour en pleine séance du Conseil de Ville lorsque M. Préfontaine, le vaillant échevin d'Hochelaga, a osé se lever pour dénoncer cet état de choses périlleux pour notre cité. Il a demandé que toute la propriété urbaine fût au moins évaluée, quelle qu'elle puisse être, de façon à répondre en totalité pour la dette de notre cité.

C'est un premier pas, c'est le premier coup de canon tiré contre la forteresse des immunités fiscales ecclésiastiques. La brèche est ouverte, nous y entrerons tous.

Le CANADA-REVUE s'est trouvé, par la force des choses, par l'essence même de ses doctrines et de sa ligne de conduite, appelé à intervenir vigoureusement dans les divers scandales religieux qui ont surgi dans le diocèse de Montréal. Le soulèvement des esprits qui en a été la conséquence, s'est traduit par la mise au jour d'une foule d'infamies cachées mais aujourd'hui ouvertement discutées, et dans certains cas suffisamment punies.

L'attitude que nous avons prise dans ce bouleversement scandaleux a suscité bien des appréciations diverses ; aussi, croyons-nous bon de

faire connaître encore une fois ce dont nous nous sommes plaints et le terrain sur lequel nous nous sommes constamment maintenus depuis six mois. Nous avons condamné et condamnons :

L'entourage trop mélangé des Evêques,

Le choix peu judicieux des chapelains,

Les relations dangereuses du clergé et des femmes,

Le mépris des représentations faites par les laïques,

L'impunité assurée aux coupables,

Le déplacement des prêtres tarés,

L'insoumission du clergé à son Ordinaire.

Tous les articles, toutes les communications, toutes les lettres que nous avons publiés depuis lors ont tendu à faire toucher du doigt l'existence de ces périls sociaux et religieux.

Nous avons mis un soin jaloux à nous assurer de nos informations avant de dénoncer l'existence du mal ; aussitôt que nous avons été certains de notre fait nous avons marché droit sans nous arrêter à aucune considération.

Dans bien des cas nous avons réussi à faire disparaître le mal ; bon gré mal gré, il a fallu agir, et comme résultat nous avons assaini la place.

C'est grâce à la virulente campagne du CANADA-REVUE que l'abbé Guyhot n'est pas revenu au Canada continuer sa longue série de crimes.

C'est grâce au CANADA-REVUE qu'un prêtre scandaleux, qui souillait toute une paroisse depuis dix-sept ans, a été chassé pour le plus grand salut de sa délicate constitution.

Et combien d'autres ! Combien de mutations et de retraites n'avons-nous pas signalées depuis que les coupables se sont vu arracher le masque par nos vaillants efforts et ceux de nos collaborateurs de tout genre !

Oui, ici encore l'œuvre du CANADA-REVUE a été grande, a été brave, a été productive !

Les abus, les petites infamies qui se perpétuaient dans l'ombre ont pris un terme ; une sage surveillance s'est établie dans bien des lieux ; surtout, l'époux et le père de famille y ont enfin vu clair et ont pris les mesures nécessaires pour se protéger, eux et leur famille.

C'est déjà beaucoup que d'avoir jeté à temps le cri d'alarme ; si peu rehaussée que soit la comparaison, les oies du Capitole n'en ont pas fait plus pour devenir fameuses,

Arrivons maintenant à l'éducation, et voyons ce qu'a fait le CANADA-REVUE pour la cause de l'éducation.

Il y a quelques mois, un bruit sinistre a couru dans notre jeunesse. Il ne s'agissait rien moins que de la main mise sur l'*Université Laval* par les castors et les jésuites, et du transfert de notre institution nationale dans l'Ouest.

Le CANADA-REVUE a fait entendre sa voix vigoureuse, il a tapé ferme sur les auteurs du mouvement castor, sur les conspirateurs qui tramaient de livrer l'université, et nous avons eu un triomphe.

Les jeunes que l'on voulait expulser ont été maintenus et l'existence de l'université dans la partie Est a été assurée par un don de \$100,000 du séminaire.

Le CANADA-REVUE ne compte pas comme une victoire la mise à pied de M. l'abbé Castonguay, l'auteur de la lettre aux innombrables fautes; mais enfin, c'est certainement un débarras.

Le CANADA-REVUE a porté une attention spéciale aux mœurs scolaires, et le Dr. Zeb, dans ses remarquables articles sur les *Punitions dans les Ecoles*, a vigoureusement dénoncé un état de choses déplorable et contraire à la direction, à la santé et à la dignité des enfants.

Nous savons qu'il a été pris bonne note de ces observations.

Le CANADA-REVUE a commencé une revue des ouvrages inavouables qui sont mis entre les mains des enfants pour leur instruction.

Nous avons tenu à démontrer l'ineptie, l'insanité de ces opuscules dont on bourre les poches des jeunes élèves pour faire prospérer le commerce des frères imprimeurs et relieurs. Nous avons disséqué trois volumes déjà, cela a dû suffire pour convaincre les parents de la bizarrerie des instruments que l'on impose la jeunesse pour lui ouvrir l'intelligence.

On nous assure que quelques-uns de ces chefs-d'œuvre vont disparaître de la circulation.

C'est encore au CANADA-REVUE que cela sera dû.

Enfin, nous ne pouvons pas passer sans silence la consécration solennelle qu'ont eue en plein Conseil de l'Instruction publique les doctrines du CANADA-REVUE en matière d'éducation, lorsque

l'hon. R. Masson a vertement déclaré à un évêque, que nos collèges n'étaient pas des pépinières à curés et que les professeurs ecclésiastiques devaient être capables de passer des examens tout comme des laïques.

Ne l'avons-nous pas répété sur tous les tons : trop de séminaires ?

D'ailleurs, la question même des examens civils pour les professeurs religieux vient d'être réglée par Mgr. Satolli, qui en a indiqué toute la nécessité dans des termes à faire dresser les cheveux sur la tête de nos prélats.

La littérature a eu sa large part dans le CANADA-REVUE, qui n'a ouvert ses colonnes qu'à des ouvrages d'une valeur indiscutable : *Les Originaux et détraqués* de Louis Fréchette ont chaque semaine égayé nos longues pages de polémiques; les études si travaillées, si documentées de M. Arthur Globensky sur le *Baptême* ont attiré l'attention de tous les théologiens; la *Course des Chênes* de M. H. C. St. Pierre a fait les délices des sports; les trop peu nombreuses *Chroniques* de Buies nous ont ramené aux bons jours de folle gaieté du joyeux humoriste; j'en passe et des meilleures.

Et voilà la besogne taillée dans le cours de l'année 1892.

On nous rendra toujours cette justice, que nous n'avons pas perdu notre temps et que nous n'avons trompé personne.

Nos amis nous avaient confié une arme de combat, et nous l'avons largement employée à la bataille.

Nous avons frappé dur et ferme et donné de rudes coups, nous en avons reçu également, mais sans que pour cela notre solidité ait été ébranlée.

Le public s'est étonné de tant de vitalité, et n'en a pas toujours trouvé la véritable explication.

Accoutumé à voir disparaître comme les roses ou comme les vizirs infidèles tous ceux qui osent lever la tête en face des potentats de l'Église, il semblait curieux à notre population de voir tenir ferme un organe aussi franchement indépendant que le nôtre.

Le secret est bien simple : nous avons de bons amis et une bonne cause.

Avec cela on résiste longtemps, et finalement on voit luire l'heure de la récompense, celle du triomphe définitif.

Cette heure viendra plus tôt qu'on ne le croit.

Avant que de longs mois s'écoulent le CANADA-REVUE sonnera une joyeuse fanfare pour annoncer aux incrédules l'échec du scandale de fautes, de sottises, de crime que nous avons commencé à saper dans sa base, et sur ces ruines l'établissement d'un système sage, pratique, raisonné de relations de l'Église et de l'État, de répartition d'impôts, d'éducation, de hiérarchie sociale et politique.

Nous ne voudrions pourtant pas laisser passer sous silence un événement très important pour nous, dans l'année qui vient de s'écouler, et dont on s'attend certainement à nous voir dire quelques mots, ne serait-ce que pour indiquer la ligne de conduite que nous voulons tenir.

Tout le monde devine qu'il s'agit de la censure ecclésiastique qui nous a été infligée par Mgr Fabre, et successivement par tous les évêques de la Province de Québec.

Les faits sont présents à tous les esprits. Lorsqu'éclata le scandale Guyhot, le CANADA-REVUE, se faisant l'écho de l'indignation générale, dénonça en termes non équivoques, et la bassesse des infamies commises et la faiblesse de ceux qui, ayant charge de la direction générale du clergé, les avaient laissé commettre en dépit de prévoyants avertissements.

Cette campagne à laquelle se joignit toute la presse procura aux fidèles l'avantage des sages conseils de Mgr de Montréal, en même temps que l'obligation de faire un jeûne considérable.

Le branle de l'émancipation était donné dans tous les foyers, et les scandales longtemps contenus éclorèrent comme par enchantement.

Le CANADA-REVUE demanda que tous les coupables fussent punis.

On répandit alors une lettre collective des évêques, déclarant aux mêmes fidèles que s'il y avait des scandales ce n'était pas de leurs affaires, mais qu'en tous cas il y en avait toujours eu et il y en aurait toujours.

Le CANADA-REVUE, peu rassuré, continua à

signaler les prêtres scandaleux et à demander une répression immédiate.

Cette fois, c'était trop exiger sans doute, car, sans crier gare, sans avis préalable, sans notification, en tapinois, Mgr de Montréal décréta que tout individu coupable : *d'imprimer, de conserver en dépôt, de vendre, de distribuer, de lire, de recevoir, de garder en sa possession, de collaborer, d'encourager d'une manière quelconque le CANADA REVUE*, serait privé des sacrements.

Voilà qui était complet et catégorique.

L'impression, la distribution et la vente de notre journal, de notre propriété, devenaient la proie d'un ordre épiscopal.

On sait ce que la chose veut dire dans un pays comme le nôtre, avec l'éducation qu'on y reçoit et les ramifications cléricales innombrables qui lient toutes les familles.

En un tour de main cette vente au numéro de dix-huit cents à Montréal et de six cents à Québec, que nous avions établie à la force du poignet, fut étouffée par l'ukase.

C'eût été la mort pour une institution moins vigoureuse que la nôtre ; pour nous, ce fut un coup dont on doit comprendre la violence.

Les kiosques soumis à la mouchardise de tous nos cafards cléricaux nous étaient fermés, et il fallait songer à atteindre cette clientèle muette, timide, sur laquelle on faisait agir toutes les influences occultes à la disposition du clergé.

Une violente croisade commencée dans les saints lieux sur les femmes et les enfants se propageait dans les familles.

C'était la guerre en règle.

Une fois remis du premier choc, il nous fallut parer au danger immédiat : la ruine, et faire flèche de tout bois.

Nous y avons réussi.

La quatrième année qui s'ouvre nous trouve mieux disposés et la plume mieux effilée que jamais pour la lutte à mort. Il est vrai que notre bourse a été largement saignée pour le plus grand bien de notre digne clergé ; mais nous avons des amis influents et une organisation parfaite.

Il ne nous seyait cependant pas de nous laisser ainsi condamner sans raison, écraser sans motif, dépouiller sans cause.

Le CANADA-REVUE était innocent.

Nous n'avions jamais fait que combattre l'erreur ou dénoncer le scandale.

Nous l'avions fait en termes énergiques mais convenables.

Laissant de côté les dogmes et les doctrines, les règles et la discipline, nous n'avions traité que des rapports du clergé et des laïques.

Toutes les fois que nous avons constaté dans ces rapports sujet à blâme nous n'avions pas hésité à donner notre opinion avec la conscience que nous faisons œuvre de justice, vis-à-vis de la société, en empêchant l'impunité du coupable et, vis-à-vis de la victime, en obligeant à la punition du criminel.

De la religion, qui n'avait que faire dans la discussion, nous n'avions dit mot, la laissant soigneusement à l'écart, pour ne faire ressortir que les dangers inhérents à l'exploitation qu'en faisait le cléricalisme.

Nous avons voulu connaître notre crime et apprendre de quoi nous étions accusés, convaincus et punis.

En dépit des efforts de trois envoyés, qui, deux heures durant, ont tenté d'arracher à notre juge un mot, une phrase qui pût nous mettre sur la voie, il nous fut impossible de rien en tirer sauf le "*sic volo, sic jubeo, sic pro ratione voluntas.*"

L'histoire raconte qu'un des délégués aurait alors exprimé très clairement son opinion sur cette évocation autoocratique par un simple mot qui en disait bien long.

Ce fut l'opinion générale des directeurs et actionnaires du CANADA-REVUE lorsqu'on leur rapporta le résultat de l'entrevue.

Du moment où l'on s'obstinait à nous ruiner d'abord, pour nous étouffer ensuite, et s'expliquer à la fin ;

Du moment où l'autorité religieuse, auteur de cet attentat, refusait même de nous indiquer sur quoi elle se basait pour nous châtier, et se retranchait obstinément derrière un simple caprice arbitraire, nous n'avions plus d'autres ressources que les tribunaux civils.

C'est à eux maintenant que nous en appelons.

Nous avons publié samedi dernier l'opinion légale de l'hon. R. Laflamme : il est d'avis que la censure portée contre nous est irrégulière, *extra vires*, et nous donne droit à des dommages pour le tort qui nous a été injustement causé.

Ce droit nous allons l'exercer.

Et nous n'y manquerons.

C'est un devoir que nous accomplissons sans haine et sans rancune.

Trop des nôtres ont été lésés par la pluto-
cratie cléricale sans avoir le courage ou les
moyens d'indépendance ou de fortune nécessai-
res pour revendiquer leurs droits ou demander
justice !

Il y aura encore de ces vexations et de
ces spoliations.

La cause dans laquelle nous entrons sera une
bienfaisante leçon pour les coupables comme
pour les victimes des exactions.

Encore une fois nous rendrons service à nos
conciotyens en exposant notre tête aux horions.

Mais cela ne nous inquiète guère, tellement
nous avons confiance dans le résultat final.

On saura une fois pour toute si la propriété
et le gagne-pain d'un honnête citoyen et de sa
famille sont à la merci des caprices ou des accès
de mécontentement d'un prélat aux abois.

Les tribunaux décideront.

DUROC.

LE CRIME

Encore huit jours sont écoulés, et le chourineur de la rue
Cadieux est toujours au large.

Pendant ce temps, la victime est étendue sur son lit de
douleur, et songe à la beauté de la loi.

Le jeune de Lorimier, lui, voyage aux Etats-Unis.

Les journaux nous entretiennent de ses allées et venues.

Un de nos confrères a même annoncé l'autre jour qu'il
était en visite chez un de ses oncles dans je ne sais plus
quel Etat.

J'avais bien dit qu'il était d'excellente famille !

C'est égal, voilà un oncle qui a dû être bien charmé de
la visite de son gredin de neveu, pour lui avoir offert une
aussi généreuse hospitalité.

Il est difficile de croire que cet oncle ignore ce qui s'est
passé à Montréal.

Dans une humble famille de prolétaires — pas dans une de
ces grandes familles — chez de petites et braves gens, celui
qui verrait un homme franchir le seuil de sa maison, fut-ce
même son fils, les mains teintes du sang d'un de ses
semblables, du sang d'une pauvre fille massacrée pour lui
voler quelques sous, celui-là l'appréhenderaient au collet
et irait le livrer au shérif le plus voisin.

Nous avons changé tout cela maintenant.

Eh non, personne ne boie !

Calme complet à Montréal et aux Etats.

La conspiration du silence fait son œuvre, mais je saurai
bien l'interrompre.

Je ne cesserai de demander à la Justice le châtiement du
coupable, quelque hautes que soient les têtes qui pourraient
en être atteintes.

Le nom ne doit pas peser dans la balance.

Tous nous sommes égaux ; l'oublier c'est soulever des
colères dont on peut étouffer l'expression par la force brutale
mais qui s'infiltrent dans le peuple et dissolvent les
fondements de l'ordre judiciaire : la confiance dans son
intégrité et le respect des justiciables.

Tant que Picault de Lorimier n'aura pas été ramené à
Montréal et n'aura pas expié son crime comme tout autre
citoyen, j'aurai le droit de dire " qu'il y a quelque chose de
pourri dans le royaume de Danemark."

PARENT.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr. ; Directeur-Gérant : A. Filiatreault ;
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.
Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

R. P. BOITE 324.

Téléphone Bell 6862

Nos remerciements à MM. Patenaude & Cie., marchands de charbon, pour l'envoi d'un superbe calendrier pour l'année 1893. C'est une attention délicate que ces messieurs ont eue pour leur clients qui leur en sauront gré.

La *Liberté* considère l'octroi du droit de suffrage aux femmes à un point de vue d'une haute actualité qui doit frapper tous les esprits prévoyants :

" Les femmes du Manitoba viennent de commencer une agitation pour obtenir le droit de suffrage. Si l'heure de l'émancipation du beau sexe est arrivée pour la province-sœur, elle est loin d'être arrivée pour notre province. Car ici, les femmes sont tellement soumises à certaines influences qu'elles seraient un facteur des plus dangereux dans nos affaires politiques."

L'Événement et la loi de libelle :

Nous dirons un mot de la loi de libelle. Cette loi est taillée de façon à ce qu'il est bien difficile pour un journal de faire une critique sans s'exposer aux frais d'un procès pour libelle. Le premier venu auquel un journal dira qu'il n'a pas dit la vérité peut intenter à ce journal une poursuite onéreuse, alléguant que sa réputation de véracité aura été lésée et qu'il en a éprouvé des dommages pour \$100 et plus ; et il ne manque pas d'avocats pour prendre en mains la cause de pareils demandeurs. Cette loi de libelle est un véritable attentat à la liberté bien entendue de la presse et à la dignité de la profession de journaliste.

Le CANADA-REVUE en sait quelque chose.

Etrange rumeur :

Un de nos amis nous a rapporté avec toutes les garanties de la véracité la plus absolue le résultat d'une entrevue qu'un de nos concitoyens aurait eue à l'évêché à propos de la lecture du CANADA-REVUE.

La personne dont il s'agit est une amie dévouée du clergé, très bien en cour, et aurait demandé la permission de lire le CANADA-REVUE.

Voici ce qu'il lui aurait été répondu :

" Voyons monsieur, mais assurément vous pouvez le lire. Vous savez parfaitement que cette défense n'a pas été faite pour les gens intelligents."

Les gens intelligents sont prévenus.

Nous venons d'être gratifiés d'une nouvelle organisation dont nous trouvons la trace dans le *Courrier du Canada* :

Le Révérend Messire Dauth, missionnaire de l'agriculture, a donné une conférence agricole à Victoriaville, jeudi dernier.

L'œuvre des missionnaires agricoles est une des plus patriotiques qu'il soit possible d'organiser. Nul autre corps en dehors du clergé n'était en mesure d'influencer plus utilement les classes rurales.

Les libéraux qui ont créé le sous-ministère religieux de l'agriculture ne peuvent se plaindre de voir leurs successeurs améliorer les armes dont ils leur ont enseigné la puissance, mais il est permis aux gens indépendants de voir, là encore, une recrudescence d'influence que nous avons grandement le droit de redouter dans l'intérêt de la liberté et de l'avancement des idées.

Le passé est là pour nous enseigner l'objet réel de ces croisades agricoles.

Messieurs Lavigne et Lajoie partiront la semaine prochaine pour la Nouvelle Orléans, où ils vont engager des artistes français pour la scène du Parc Sohmer. Espérons qu'ils réussiront dans cette entreprise, et que Montréal sera bientôt doté d'une scène opératique française. La population de Montréal est assez nombreuse pour faire vivre une troupe d'opéra permanente, et nous ne voyons pas de raison qui nous empêche d'avoir cette troupe. Les éteignoirs feront naturellement tout leur grand possible pour empêcher ce mouvement, mais nous doutons fort qu'ils réussissent. Le bon sens de notre peuple fera ample justice des attentats qui pourraient être commis contre ses libertés. Pour nous, nous ne voyons aucune immoralité à passer une soirée à entendre de la bonne musique bien exécutée par de bons artistes. Autre considération qui a bien sa valeur : le prix d'entrée sera comparativement minime.

Si étrange que puisse paraître la chose, il y a des gens qui jaloussent la béatitude des bienheureux qui trônent dans notre académie canadienne, la Société Royale, dernier refuge, s'il faut en croire le cliché, de la langue française et de l'esprit français au Canada.

Pour ce qui est de la langue je n'y crois pas encore.

Mais à l'égard de l'esprit, mon scepticisme est ébranlé ; j'ai assisté l'autre jour à une réunion où l'on discutait quels seront parmi les littérateurs jeunes ou demi-jeunes ceux qui auront l'honneur de siéger plus tard sur les banquettes de notre coloniale académie.

Le plus joyeux parmi ces sérieux personnages prenait la défense d'un de nos hommes de lettres éligible pour ce petit cénacle d'admiration mutuelle.

Beaucoup de violents, d'intransigeants blâmaient son manque de coloris, sa platitude, l'insignifiance de ses œuvres.

— Pour moi, dit le bienveillant sociétaire, je lui donne ma voix ; car, enfin, on a beau dire, je lui trouve les qualités d'un véritable académicien. D'abord, il se présente bien, il est très poli, il est décoratif, il n'est d'aucune opinion... Je sais bien qu'il a ses ouvrages, mais, que voulez-vous ! on n'est pas parfait !

Tout à coup il tressaillit. Ses sourcils eurent un rapide froncement, pendant que, d'instinct, sa main droite esquissait un geste de contrariété, presque de menace, à l'encontre peut-être de quelque ennemi inconnu.

Mais cet indice d'irritation passagère ne tint pas. Il donna même naissance à une véritable hilarité, qui, à son tour, prit fin en un mélancolique sourire, en une contemplation trempée de douces larmes.

— Pauvre bonne mère! — prononça le jeune homme à demi-voix.

Ses yeux venaient de se fixer, et demeuraient attachés en un point généralement plus obscur de la chambre, sur lequel les rayons venus du dehors, à la faveur de l'ouverture de la fenêtre, épanchaient en ce moment une rutilante clarté.

Dans l'angle sur le plan duquel s'ouvrait la porte, abrité par l'ombre portée d'une vaste et belle armoire bretonne, une applique d'un travail rudimentaire, d'une simplicité toute rustique, avait été accrochée à l'aide de deux clous aussi bien dissimulés que possible, et formait console, destinée à supporter un objet quelconque.

Et, sur cette console, une figurine se détachait, — une statuette de douze ou quinze centimètres de hauteur, en faïence grossièrement enluminée. En se rapprochant Pierre s'aperçut que cette statuette était un groupe représentant une femme assise tenant sur ses genoux un livre ouvert dans lequel lisait une petite fille.

Il était impossible de s'y méprendre, l'iconographie religieuse en Bretagne ne varie guère ses modèles. Celui-ci, Trémeur le connaissait de longue date, et son enfance avait appris à le vénérer.

Ce groupe représentait sainte Anne et la Vierge enfant recevant les leçons de sa mère.

Son premier mouvement avait été de s'irriter contre l'introduit d'audace de cette image de piété dans sa demeure de mécréant. Mais, tout aussitôt, la réaction s'était produite, la réflexion s'était faite. La coupable, si toutefois il y avait là crime ou délit, il lui était facile de la désigner. Qui donc ce pouvait-il être autre que la vieille nourrice, attaquée jusqu'à la mort à son fils d'adoption?

Et c'était pour ce motif que Pierre de Trémeur avait murmuré, les larmes aux yeux :

— Pauvre bonne mère!

Il s'approcha du petit groupe de porcelaine et se mit à le contempler avec attention.

Tout un monde de pensées se mouvait confusément dans son esprit.

Ce fait, insignifiant à l'apparence, lui livrait un de ces cas étranges de psychologie, dans lesquels l'observateur ne sait ce qu'il doit le plus admirer, de la profondeur du sentiment ou de sa délicate naïveté.

Bien certainement l'orgueil, jusqu'à ce jour, l'avait empêché d'apercevoir autour de lui, dans la vie des êtres qui l'entouraient et l'approchaient, l'existence d'une telle espèce d'états de conscience. La vanité des considérations qui épuisaient la recherche de sa raison l'avait toujours fait diviser le genre humain en deux catégories distinctes : brachycéphales et dolichocéphales, ceux qui vivent par l'appétit et ceux qui vivent par la pensée. Il ne voulait rien voir au-delà.

Et voilà que, brusquement, sans s'y être aucunement attendu, il se heurtait à tout un dessous de l'âme humaine, imprévu, insoupçonné même. Il trouvait quelque chose sous son regard, quelque chose qui ne relevait ni de la raison, ni des triomphants aphorismes de la sagesse banale. Et ce qu'il trouvait lui enchantait le cœur, lui paraissait d'un goût si exquis, d'une saveur si délicate, qu'il en recevait un choc violent au plus intime de son être pensant; cet être qu'il croyait avoir mis à l'abri de toutes les surprises, en garde contre tous les entraînements, en le

plongeant dans les eaux insensibilisantes du scepticisme universel.

Quand cette première émotion fut calmée, Pierre éprouva le besoin irrésistible d'interroger la vieille femme.

Il voulait respirer à loisir tout le parfum de cette simple et touchante action.

Et comme elle passait, affairée, essuyant, époussetant, balayant, il l'appela le plus doucement qu'il put :

— Maman!

C'était l'appel de tendresse des premières années, lorsqu'il s'en allait, chancelant et comme ivre, chercher un refuge sur les genoux de la femme du pêcheur.

Comme la brebis reconnaît son agneau à la voix, la vieille Anne reconnut l'intonation de son fils.

Elle accourut. N'avait-il pas mis dans ce cri toute sa tendresse?

Lui, le sourire aux lèvres, la saisit par le bras, l'attira dans la chambre, et, lui montrant le groupe de porcelaine :

— Qui a mis ça là — demanda-t-il.

D'abord, elle devint très rouge.

Puis, comprenant qu'il ne se fâchait point, que sa voix caressait, au contraire, elle releva la tête.

— C'est moi, — dit-elle crânement — c'est moi, mon Piarrik, et tu n'as pas le droit de m'en vouloir pour cela. Quand tu étais tout petit, j'avais ta garde. Tu marchais en me donnant la main, et je pouvais te protéger et te défendre. J'étais robuste alors, et tu n'étais qu'un tout petit enfant.

Aujourd'hui, je suis vieille et cassée; toi, tu es un homme et tu es fort. Mais il n'y a pas d'homme si fort, qu'il ne soit comme un petit enfant devant le malheur et le péché. Et, comme tu ne penses jamais que la mort, le danger et l'enfer sont tous les jours près de tes pas, moi j'ai voulu te donner à la garde de plus fort que nous tous, et j'ai mis près de toi la plus grande sainte du Ciel. A présent, si cela te fait de la peine, retire toi-même... la... statue. Je la... remporterai.

Il ne pouvait répondre. L'émotion lui serrait la gorge. Il l'embrassa sur les deux joues, en concluant :

— Je la garde!

Et, quand la vieille femme se fut éloignée, le libre-penseur, les mains jointes, mais sans prière, murmura :

— Oh! sainte puissance du cœur qui aime! Cette femme gémit sur ma misère et me donne ce qu'elle croit le meilleur. Charité!

VI

L'une des premières réflexions qu'avaient inspirées à Pierre de Trémeur la présence de Gaïd sous le toit des Penhoët avait été empreinte d'une véritable amertume.

Le romancier n'était pas un sceptique de parade. Le spectacle même des choses qu'il décrivait dans ses livres l'avait rendu implacable à l'endroit du sentiment.

Pour lui, et il professait ouvertement ses théories, l'amour considéré comme passion n'est et ne peut être qu'une faiblesse de l'homme. Il le place en état d'infériorité évidente, puisqu'il assujettit l'intelligence à l'empire omnipotent de la sensibilité. Ce n'était point lui qui, avec Schopenhauer, eût classé le cœur en première ligne, le dénommant "*primum mobile* de la nature animale."

A vrai dire, Pierre de Trémeur établissait les distinctions pour les besoins de sa cause.

A ses yeux, il existait un abîme entre l'affection pure et désintéressée dont la connaissance est le principe, et le violent emportement de l'appétit, qui ne cherche, dans la possession de l'être aimé, que la satisfaction de l'égoïsme. Et quand il méditait sur ce mot "amour", il le trouvait respectable appliqué aux tendresses qui se dévouent, solide et misérable dès qu'il désigne le mutuel instinct qui entretient la conservation des espèces,

Que sa nourrice l'aimât et qu'il le lui rendit, rien n'était plus simple. Qu'il chérît Gildas en frère, et en obtint un retour sincère, cela lui paraissait logique à tous égards. Aucune des causes secondaires qui ravalent l'amour au niveau des inclinations viles ne venait, en cette matière, déshonorer ces sentiments.

Mais que ce même Gildas pût concevoir pour Gaïd Le Mouël une affection profonde et dominatrice ; que par cet entraînement de son cœur il aboutit au même carrefour que les passions de l'animalité, cela lui paraissait révoltant. Et, parce qu'il tenait l'affranchissement de l'amour pour la véritable émancipation de la volonté, la plus réelle démonstration du libre arbitre, il s'était promis de tout faire pour détourner le jeune homme de cette tendresse naissante.

Assez longtemps il hésita, ne sachant point à quel degré de la descente le cœur de Gildas était parvenu.

Un jour, cependant, l'obsession s'empara tout entière de son esprit. Il ne put taire son opinion.

C'était un matin qu'il se promenait sur la plage. Gildas, rentré la veille au soir, avait attendu le jusant pour appareiller.

Présentement, il était occupé à ranger ses filets sur les bancs de l'arrière de son bateau, et mettait tout en ordre pour le départ, lorsqu'une voix de femme, fraîche et caressante, l'appela.

— Monsieur Gildas, disait la voix, venez donc à terre. Il y a encore quelque chose à embarquer.

Le matelot s'était retourné. Il aperçut Gaïd debout à l'extrême bordure du sable, tenant un paquet dans ses mains.

Un sourire illumina sa belle figure mâle et paisible. Il sauta hors de la chaloupe, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe ; il vint en courant vers la jeune fille, qui souriait, elle aussi, mais en rougissant quelque peu.

Elle lui tendit le paquet, soigneusement plié dans un journal.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — demanda Gildas, assez vivement intrigué.

— Dame ! voyez par vos yeux, répliqua la jeune fille, en enlevant le papier.

La face du pêcheur s'épanouit subitement sous la satisfaction qu'il ressentit. Un remerciement lui vint aux lèvres.

— Là, pour le sûr, mademoiselle Gaïd, ça, c'est gentil de votre part ! Vous avez deviné que j'en suis fou.

— Tant mieux alors, — fit-elle, — ne pouvant dissimuler la joie que ce remerciement lui causait.

Le paquet, c'était tout bonnement une galette bretonne, de celles que l'on mange avec du beurre.

— C'est moi qui vas me régaler, pour le coup ! — ajouta le marin en se frottant les mains.

Il la regarda avec une expression toute de reconnaissance pour l'attention.

Mais il était visible que chez la jeune fille un sentiment d'une nature plus tendre avait dicté la gracieuseté.

Trémour, qui avait considéré la scène non sans un certain dépit, se montra brusquement en ce moment.

Gaïd lui tira une révérence empressée, et s'enfuit, le laissant seul avec Gildas, auquel l'écrivain serra la main.

— Tu vas en mer tout de suite, comme ça ? — demanda-t-il gaiement.

— Mais oui, monsieur Pierre, comme ça, tout de suite, dès que le courant s'accusera.

Et, se retournant vers la mer, il ajouta :

— Tenez, le voilà justement qui commence. C'est le moment d'embarquer.

Précisément l'équipe du jeune patron, cinq beaux gars de la côte, accouraient, et, au passage, saluaient respectueusement le romancier. Pour eux, en effet, Pierre de Trémour était une façon d'être supérieur,

Il hésita, puis, se décidant, il demanda à son frère de lait :

— Ça, veux-tu m'emmener avec toi ?

Gildas demeura indécis plus longtemps que son interlocuteur.

— Dame ! ce n'est pas de refus, monsieur Pierre. Mais, vous savez, vous n'y sçavez pas bien.

— Et pourquoi ça, s'il te plaît ?

— Hé ! parce que dans le goudron, la roque et le poisson on n'est pas précisément sur des tapis de velours.

— Dis donc, Gildas, est-ce que tu en as vu beaucoup, chez moi, des tapis de velours ?

Le pêcheur se mit à rire.

— Je dis velours comme autre chose, monsieur Pierre. Je ne sais pas en quoi c'est fait plus parfaitement, les tapis des gens riches. Pour sûr, chez vous, ça ne ressemble pas à l'intérieur de ma chaloupe.

— Ah ça ! fit Pierre, avec un peu de vivacité, ça signifie-t-il que tu refuses ? Veux-tu m'embarquer, oui ou non ?

— Moi, mais je suis tout prêt à vous prendre. Seulement, vous savez, si la sardine donne, nous pouvons rester longtemps en mer. Comme aussi, ça se peut que nous rentrions à la nuit.

— Assez causé, conclut gaiement l'écrivain. Charge-moi comme un colis dans ton bateau, mais de façon que je n'embarrasse pas vos manœuvres. Est-ce convenu ? Réponds !

— Allez y, acheva le matelot.

Dix minutes plus tard, la *Marguerite* doublait le petit cap qui limite, dans l'anse de Bertheaume, la crique de Trez-Hir !

Faisant bien les choses, Gildas avait installé Trémour à l'arrière, sur un paquet de toiles à voile. Pierre, abrité par le plat-bord, qu'il dominait de la tête seulement, s'étendit là-dessus comme sur un sofa. Suivant l'exemple de ses compagnons, il tira une pipe de sa poche, la bourra méthodiquement, et se mit à fumer en conscience.

Quand on fut sorti du Goulet, la chaloupe obliqua au nord ouest et mit le cap sur le groupe de Molène. Un banc sérieux avait été signalé dans ces parages, et de nombreuses voiles apparaissaient sur l'horizon d'Ouessant.

Par malheur, ceux du Trez-Hir venaient bien tard. Une barque qu'ils rencontrèrent leur donna des renseignements. Le banc, après avoir fourni la veille une pêche abondante, s'est rompu en deux ou trois branches. Malin serait celui qui les dépisterait.

Gildas dit à Trémour en hochant la tête :

— Mauvaise journée pour nous, monsieur Pierre. Mais, du moins, nous vous ramènerons à terre ce soir.

— Hein ! — plaisanta le romancier, — avoue tout de même qu'au fond tu n'en es pas fâché.

Le jeune homme ne comprit point l'allusion.

— Pas fâché ? Et pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur Pierre ?

— Dame ! continua celui-ci sur le même ton d'ironie bienveillante, — d'abord parce que tu mangeras la soupe de meilleur appétit, — ensuite, parce que tu verras plus tôt une paire d'yeux qui n'ont tout l'air de ne pas loucher en te regardant.

Cette fois Gildas saisit la plaisanterie. Il se mit à rire, tout en rougissant légèrement.

— C'est de la petite que vous voulez parler, monsieur Pierre ? Ma foi, vous avez peut-être raison. Ça, c'est vrai que je l'aime bien, ma petite sœur trouvée. A preuve que j'ai donné son nom à mon bateau.

— Et tu l'aimeras toujours ainsi, comme une sœur, mon bon Gildas ?

— Ma foi, faut croire que oui, monsieur Pierre. Si ça changeait, je vous le dirais pour sûr.

— A la bonne heure, — fit Trémour. — Aime-la toujours

comme ça. C'est la bonne manière. Ça vous épargnera à l'un et à l'autre bien des soucis, tu peux m'en croire.

Le jeune homme n'eut pas le loisir de répondre directement à cet avis donné sous la forme d'une boutade.

Un des camarades venait de l'interpeller par ces mots :

— Ohé ! patron, voyez donc un peu, là-bas, par le travers des Tas-de-Pois.

Gildas se leva et mit la main au-dessus de ses sourcils. Le soleil, déjà plus haut, faisait rutiler les roches et la mer.

Mais dans cette surface d'or en fusion des taches noires s'accusaient, paraissant et disparaissant.

-- Des marsouins ! — répéta le pêcheur qui avait parlé.

-- Il y a un passage de sardines par là.

La *Marguerite* vira de bord et se mit dans le lit du vent, qui soufflait plein ouest. Elle fila, rapide, sur la nappe argentée.

Il n'y avait plus de place pour une conversation suivie. Toute l'attention des hommes était portée sur l'occasion qui s'offrait propice. En quelques minutes tout fut paré pour couler le filet. Tandis que le tissu de mailles descendait progressivement dans l'eau, l'un des matelots amorçait en jetant la rogue à pleines mains.

Les prévisions étaient fondées ; vigoureusement poussée par les avirons, la chaloupe arrivait en bonne allure au cœur même du banc des sardines. Et, comme une chance ne va jamais seule, on ne sait quel caprice des bêtes, ou quel danger soudainement aperçu, les fit, tout à coup, rebrousser chemin. Elles vinrent en bandes épaisses donner dans le filet, tandis que les marsouins, un instant écartés par l'arrivée de la barque, reparaissaient à quelque cent mètres en arrière de celle-ci.

Deux fois on leva les filets, deux fois ils se trouvèrent pleins.

Et c'était un étrange et superbe tableau que celui de ces réseaux de mailles remplis de poissons frétilants, de cet immense écran entièrement revêtu d'écailles d'argent mouvantes, renvoyant par milliers d'éclats les rayons du soleil.

Un cri de joie avait retenti à bord de la chaloupe.

C'était vraiment une pêche miraculeuse.

— Ah ! s'écria un matelot emporté par l'enthousiasme, -- le bon Dieu a bien fait de faire les sardines toutes blanches. Plus il y en a, plus il tombe de pièces de leur couleur dans la poche des pauvres gens.

Trémur applaudit à cette originale comparaison. L'allégresse de ses compagnons lui faisait plaisir.

— Eh bien ! Gildas, demanda-t-il, — es-tu toujours d'avis de rentrer ce soir ?

-- Dame ! — répliqua tranquillement le brave garçon, — faudra bien que je rentre. Vous ne voudriez pas qu'on les rendit à la mer, ces petites bêtes que la mer nous donne ! Et les usiniers de la côte ne sont pas non plus de cet avis, allez !

— Alors, tu estimes la récolte suffisante pour aujourd'hui ?

Le patron jeta les yeux sur le fond de la chaloupe.

En ce moment même, ses hommes achevaient de compléter la sixième couche, recouvrant chacune d'elles d'un linceul de sel. Dans les flancs du bateau, on entendait ce cri-cri d'écailles froissées, ce crépitement susurrant que produit le poisson s'agitant dans la cale où on l'entasse tout vivant et où il meurt lentement par surabondance d'oxygène.

Quand Gildas releva la tête, au lieu de répondre à Pierre, il dit à ses gens :

— Allons ! vous autres, il peut y avoir encore une cueillette à faire. Allons-y !

Il donna des ordres en conséquence.

— Avant tribord ! scie babord !

La *Marguerite* vira lentement et fit tête au vent. Bientôt elle eut rejoint le banc fugitif, dont les marsouins, à un demi-mille en mer, indiquaient encore les traces.

Elle l'atteignit tout à fait en queue. On ramena encore deux milliers de sardines, mais avec beaucoup de peine cette fois. Et l'on mit, à cette dernière partie de la pêche, tout le reste d'une journée dont les deux premières heures avaient été prodigieusement fécondes. Tant il est vrai que la chance est une valeur qu'il faut compter !

Le jusant avait commencé vers cinq heures du matin. On avait eu la pleine mer à une heure et demie. A six il restait encore assez de flot pour permettre à la chaloupe de réintégrer le Trez-Hir. Gildas mit à profit le vent, qui, nécessairement, allait prendre la *Marguerite* à l'arrière. La barque s'en fut vers le Goulet, comme portée sur le glissement d'or des rayons obliques du couchant.

Ce retour ne demandait aucune précaution. On n'avait qu'à maintenir le cap et éviter les écueils de la passe septentrionale. La chaloupe mit dehors toute la toile qu'elle pouvait porter, et, ses voiles en ciseaux, courut sur les eaux tranquilles avec le vol sûr et paisible d'un goéland.

Ce fut une véritable promenade de touristes.

Trémur, couché sur son tas de voiles, reprit avec Gildas, renversé sur la barre, que retenait son bras droit sous l'aisselle, la conversation si laborieusement entamée le matin.

— Décidément, tu as toutes les veines, mon gars... Du poisson en abondance, une bonne soupe qui t'attend, préparée par une bonne vieille mère et servie par une gentille petite sœur !

— Ça c'est vrai, monsieur Pierre, et je ne me plains pas de mon sort.

— Parbleu ! tu aurais tort, aux yeux du vulgaire. Et, pourtant, moi je te trouve à plaindre.

— Pourquoi donc ?

Pierre s'était redressé et accoudé au plat bord, laissant pendre ses jambes au-dessus du poisson frais qui frétillait encore dans sa couche de saumure. Il regarda son frère de lait avec une commisération marquée, qui impressionna vivement Gildas.

— Parce que, mon garçon, je te vois à la veille de faire une grosse sottise.

— Une grosse sottise, moi ? questionna l'autre, dont les yeux s'ouvraient comme des portes cochères.

— Hé ! oui ; et tu vas me comprendre. Cette petite Gaïd, dont tu m'as raconté l'histoire, et que vous avez recueillie, ta mère et toi, tu ne peux pas toujours l'aimer ainsi, comme une sœur ? Qu'en penses-tu ?

— Mais... je n'en pense rien, monsieur Pierre. Je trouve ça tout à fait naturel.

— Tu trouveras tout aussi naturel de l'aimer d'une autre manière.

— Dame ! Pourquoi non ? Je ne dis pas. Jusqu'à présent, elle est gentille, elle est bonne, et travailleuse comme pas une. Je ne sais pas bien comment je pourrais l'aimer plus que je ne l'aime aujourd'hui. Seulement, si ça m'arrivait, pour lors, je sais bien ce qu'il me resterait à faire.

— Et que crois-tu qu'il te resterait à faire, Gildas ?

— A en faire ma femme, monsieur Pierre. Il n'y a pas deux manières d'être un honnête homme. Quand on aime une brave et bonne fille, on lui dit : "Voulez-vous que je vous mène à l'église, et puis chez moi ?" Voilà.

La réponse était normale, prévue même, telle qu'elle devait être faite par cet enfant de la mer, robuste de corps et sain d'esprit : la réponse de la droiture et de la loyauté.

Pourtant, Trémur en fut ébranlé !

En vérité, comme il est facile aux simples de troubler et d'embarrasser les sages et les retors.

Ce qu'il y avait d'humiliant pour la raison hautaine de Trémur, c'était de ne trouver rien à répondre.

Il se contenta de répliquer, sur le ton du persiflage :

— Alors, selon toi, Gildas, pour rester un honnête homme, il faut se marier ?

Le pêcheur vit bien que l'intention de l'écrivain était de le railler.

Il ne se fâcha point, mais il voulut relever cette moquerie latente. Ce n'était point un sot que Gildas, et, à coup sûr, en ce moment, s'il y avait eu là une galerie, les rieurs eussent été de son côté.

Il répondit, avec ce fin plissement des paupières qui donne tant de relief aux signes de l'intelligence chez les humbles :

— Dame ! monsieur Pierre, vous en savez plus long que moi, bien sûr. A preuve tout ce que vous mettez dans vos livres. Mais, autant que vous en sachiez, vous n'en savez point encore assez pour me faire dire ce que je n'ai pas voulu dire. La preuve qu'on peut être un honnête homme sans se marier, c'est que vous n'êtes pas marié, vous. Mais je m'entends, et je suis sûr que, s'il vous était arrivé d'aimer une femme, — ce qui s'appelle aimer, — vous l'auriez épousée devant le maire et le curé.

C'était un coup droit, un argument *ad hominem*, d'autant plus *ad hominem* que Gildas, sans le savoir, touchait Pierre en plein cœur, au plus sensible de ses souvenirs. N'avait-il pas eu, lui aussi, son roman vécu, avant le premier de ses romans écrits ? une belle flamme de jeunesse folle qui avait failli le brûler, un entraînement irrésistible qui l'avait mis à deux doigts de sa perte par une chute dans une mésalliance de nom, moins encore que d'honorabilité ?

Ce souvenir le ressaisit si durement qu'il pencha la tête, sans répondre. Et cependant, pour le coup, il aurait pu le faire, étaler aux yeux du pêcheur la plaie mal cicatrisée de son cœur, et lui révéler que, depuis ce malheur, il avait pris la résolution farouche, confirmée par les années, de ne plus laisser d'accès en lui à l'amour.

Pendant qu'il méditait ainsi par force, Gildas poursuivait :

— Je vous le demande, monsieur Pierre, c'est-il pas clair cela ? Voilà une fille jeune, jolie, qui a toutes sortes de qualités. Vous passez sur son chemin. Vous lui plaisez et elle vous plaît. Alors, quoi ? Qu'est-ce que vous allez lui offrir ? De passer le temps avec elle jusqu'à ce que vous en soyez dégoûté ? Mais ce n'est pas de jeu, cela ! Sans compter que, au premier moment, on ne parle que de " toujours " et de " jamais " ; preuve qu'on n'entend pas se marier pour un jour, ni pour six mois, ni pour un an, mais pour toute la vie.

Et puis vous, vous êtes un homme. A cette affaire-là, vous gagneriez tout et vous ne risqueriez rien. Tandis que la femme, ce n'est plus ça. On n'est pas jeune deux fois, et le serait-on qu'il y a des choses qu'on ne retrouve plus, puisqu'on n'aime bien qu'une fois. Voulez-vous me dire si une rose que vous avez cueillie à l'aube est la même à midi, dans l'eau où vous l'avez placée, qu'elle était au moment où vous l'avez coupée sur la branche, avec des gouttes de rosée sur ses feuilles ?

La femme, c'est tout à fait cela. A la première fois qu'elle aime, c'est la rosée du cœur qu'elle apporte, et celui qui boit cette rosée n'a pas le droit de dire qu'il est resté libre après. Est-ce qu'il peut revenir en arrière, se faire jeune une autre fois, éprouver le même plaisir et la même affection ? Non. Alors, puisqu'il faut vieillir malgré tout et quoi qu'on fasse, mieux vaut être deux, les mêmes qu'au premier jour, pour suivre le chemin, jusqu'à l'heure où l'un des deux s'en ira le premier, pleuré par l'autre, auquel il aura pris la moitié de sa vie.

Il s'était animé en disant ces choses, le naïf garçon.

Malgré lui, Pierre de Trémur ne pouvait se défendre d'une émotion à écouter cet éloge du mariage indissoluble.

Néanmoins, l'incurable scepticisme laissait un fond d'incurable ironie.

— Bravo, Gildas, — fit-il, — on m'avait toujours dit que vous êtes poète, vous autres, gens de mer. Je n'avais pas voulu le croire. Maintenant, je ne puis plus me récuser à l'évidence. Tu es poète, mon garçon. Le plus joli, c'est que ta logique, à toi, procède du sentiment, alors que la mienne procède de la raison. Mais je ne te chicanerai pas tes arguments. Tu es dans le vrai, mon gars, en affirmant que le mariage doit être indissoluble. Même quand il fait une sottise, l'homme doit être tenu par sa sottise.

Il se renversa quelques secondes sur le paquet de toiles et demeura rêveur.

Puis, se redressant :

— Seulement, mon gars, tu ne m'as pas compris, et ton raisonnement ne détruit pas le mien, pour cette bonne raison qu'il ne l'atteint pas. Tu as fait, tout bonnement, une démonstration " à côté ".

Gildas le regarda avec un peu d'étonnement. Il était manifeste qu'il ne comprenait pas.

— Comment " à côté " ! demanda-t-il. Est-ce que ce n'est pas de ça que vous parliez ?

— Pas tout à fait, Gildas, pas tout à fait. Tu prouves, toi, qu'un homme amoureux doit épouser la femme dont il est épris ; je prétends, moi, qu'un homme ne doit jamais être amoureux.

— Ah ! bah ! fit Gildas.

Et le ton dont il proféra cette exclamation décela une telle sincérité naïve que le grave Trémur ne put se défendre d'un prodigieux accès d'hilarité.

Quand il eut repris son calme, il eut comme un remords.

Sans doute, pour un homme atteint de doute universel, il pouvait sembler plaisant de jeter ce doute dans une autre âme, d'en contaminer une autre créature humaine. Mais, devant cette conviction si forte, si bien assise, Trémur éprouvait maintenant une hésitation. Ce qu'il faisait était-il licite ? N'était-ce pas plutôt une mauvaise action, dans toute la rigueur du terme ? De quel droit, en vertu de quel principe, en vue de quelle fin, allait-il l'accomplir ?

Mais il ne s'était pas plongé pour rien dans le Styx parisien, immergé dans la " blague ". Pour le plaisir de faire un bon mot, les plus honnêtes sceptiques du monde tuent des âmes sans y prendre garde.

Ce fut, en la circonstance, le cas de Pierre Trémur.

Il n'eut pas la résignation de reculer devant cette incrédulité respectable. Il reprit donc :

— Non, mon cher Gildas, un homme ne doit jamais être amoureux.

A cette reprise, Gildas ne s'exclama plus. Mais tout en laissant venir un peu sur babord, il se mit, lui aussi, sur son coude, et prêta une oreille attentive aux brillants paradoxes de l'écrivain.

— Tu vas me comprendre, poursuivit celui-ci. A quel moment l'homme est-il le plus grand ? Lorsqu'il a atteint toute sa croissance. A quel moment est-il le plus fort ? Lorsque son corps a réalisé tout son développement, c'est-à-dire lorsqu'il est libre des faiblesses de la nature physique et qu'il va vers la maturité, elle-même précurseur du déclin.

Or, par une bizarre contradiction, c'est précisément à cet âge de la force physique pleine et mûre que la nature tend à l'homme le plus terrible des pièges, l'amour, qui va lui ôter toute sa liberté morale. Donne-lui toute la vigueur que tu voudras, tu n'en feras qu'un instrument plus redoutable au pouvoir de la passion qui l'aveugle. Tu n'es pas sans avoir appris, certainement, mon cher Gildas, ne fût-ce que ton *Histoire Sainte*. Eh bien ! il y a dans l'*Histoire Sainte* l'aventure d'un certain Samson qui fut, bien certainement, l'homme le plus extraordinairement fort qu'on ait jamais vu. Cela l'a-t-il empêché de se laisser prendre, crever les yeux et enchaîner comme un enfant, par les

Philistins, simplement parce qu'il était devenu amoureux d'une femme appelée Dalila ?

L'image était amenée très heureusement. Elle produisit son impression sur le marin.

Trémeur, très nonchalamment étendu, la nuque appuyée maintenant à un paquet de cordes, parlait avec une lenteur traînante qui servait merveilleusement son argumentation.

— Et partout et toujours, c'est la même chose, mon gars. Tu me diras que, si l'on ne se mariait plus, il n'y aurait plus d'hommes : j'en conviens. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Que la conservation de l'espèce a mis au cœur de la brute un instinct qui la pousse à ce genre de satisfaction. Est-ce donc par là que nous établissons notre supériorité sur les animaux ? Non, puisque c'est par là, au contraire, que nous nous mettons à leur niveau.

Donc la qualité d'homme mérite que nous la respections plus et mieux. Il y aura toujours assez de nos semblables pour obéir à la loi commune en créant des ménages, l'homme vraiment digne de son nom est celui qui s'affranchit résolument, une fois pour toutes, de ces liens. Et si tu me réponds que cela est impossible, que cela est trop dur à accomplir, je te montrerai seulement une catégorie d'hommes que toi, un croyant, dois vénérer plus encore que moi : les prêtres. Est-ce que ce que l'abbé Kériader a pu faire, fils de pêcheurs comme toi, tu ne peux pas le tenter aussi bien que lui ?

La riposte valait l'attaque ; elle était personnelle, et frappait Gildas dans cette partie de son intelligence, la plus sensible, qui avait reçu, dès les premiers bégaiements, l'enseignement du respect et de la foi.

Et Trémeur put s'apercevoir sur l'heure du ravage que produisaient ses paroles.

Le patron de la *Marguerite* demeura quelques minutes plongé dans une méditation silencieuse. Puis, relevant le front, et se tournant vers le romancier avec un visage tout changé, il dit :

— Ma foi ! monsieur Pierre ça m'a l'air que vous avez raison. Je n'avais jamais pensé à ça.

— Et je ne t'ai pas donné toutes les raisons ! — acheva Pierre en ricanant. — Nous recommencerons.

La chaloupe arrivait en vue du Trez-Hir. Gildas se secoua et jeta les ordres nécessaires à la manœuvre d'arrivée. La *Marguerite* coupa sa route à angle droit, et courut, alerte, vers la plage.

VII

L'été se passa sans aucun incident notable.

Il fut extrêmement beau et chaud. Touristes et baigneurs affluèrent sur les côtes, fuyant les ardeurs de la canicule. Le Conquet eut son contingent accoutumé de gens en quête de fraîcheur. Le Trez-Hir en retint quelques uns au passage.

Malgré cette venue d'oiseaux voyageurs, tout ce qui vivait du rude labeur de la pêche n'en poursuivit pas moins sa besogne. L'année fut aussi bonne pour la chaloupe de travail que pour les yachts de plaisance. Elle leur prodigua, en même temps que les baisers brûlants de l'astre-roi, les caresses rafraîchissantes de la mer.

L'automne ramena les mois tourmentés pendant lesquels les tempêtes se donnent carrière.

Trémeur, qui avait dû retourner à Paris pour quelques semaines, revint au Trez-Hir vers le 25 septembre.

Son retour fut marqué par l'un des plus rudes assauts que la côte eut à subir cette année là.

Mais cela même fournit à l'écrivain une occasion de prendre sur le vif l'une des plus terribles scènes dont sont remplis ces drames de la mer, émouvants dans leur sinistre périodicité.

L'évènement se produisit pendant la nuit, ou, du moins, dans cette partie de la nuit qui rend plus désirable la clarté, alors que les ténébres, voisines de l'aube, semblent se refuser le plus obstinément aux injonctions de la lumière.

Le grain avait commencé depuis huit jours déjà, précédant la date presque fatale de l'équinoxe. Et depuis huit jours, l'annonce d'un coup de vent du nord-ouest avait rendu les pêcheurs plus prudents.

Par malheur, la prudence est une vertu cardinale tout à fait nuisible aux intérêts des pauvres populations maritimes. Celui qui garde la côte perd son temps, et la gêne est là pour éteindre le foyer de son cercle de privations.

Aussi, lorsqu'au bout du cinquième jour on crut, à regarder l'état du ciel, triste et barbouillé de brumes pluvieuses, que la tourmente prédite avait pu prendre un autre chemin, quelques-uns, plus confiants, se hasardèrent au large de Saint-Mathieu, du côté de Triélen et d'Ouessant.

La chance les servit. Ils firent une bonne pêche, et rentrèrent sains et saufs.

Le lendemain, gagnés par la contagion de l'exemple, d'autres les suivirent.

Si bien que, dans la nuit du 26 au 27 septembre, cinq chaloupes du Conquet furent surprises par la bourrasque, à deux lieues de la côte, sur des hauts fonds, le jusant commençant.

Le nord-ouest les prit là par le travers. Il en jeta deux sur les roches de la Chèvre, et deux dans la passe meurtrière de Camaret. Des deux premières, pas un homme ne revint ; des deux autres, un vieillard et un enfant de quinze ans parvinrent à s'échapper sur des épaves.

La cinquième chaloupe, balancée par le fouet de l'ouragan, telle qu'une pierre au bout de la fronde, atteignit l'entrée du Four vers trois heures du matin. Il s'en fallait de deux heures et demie qu'il ne fit jour.

Au reste, de quoi eût-il servi à ces infortunés que la lumière éclairât le gouffre à leurs yeux ?

A la faveur des éclairs qui sillonnaient le firmament, la barque en détresse fut vue simultanément de Triélen, du Conquet et du Trez-Hir. Les canots de sauvetage du Conquet et d'Ouessant furent lancés en même temps.

Et, au travers des clameurs lamentables du vent, dans les accalmies de la rafale, on put entendre du Trez-Hir les appels sonores de la trompe du Conquet, convoquant l'équipe du canot.

Trémeur n'avait jamais vu de tempête avant ce jour, au moins dans une mise en scène aussi terrifiante.

Les formidables bruits du dehors l'avaient éveillé dès le début, c'est-à-dire à minuit. Il s'était rhabillé à la hâte, et avait ouvert sa fenêtre pour jouir de l'horrible magnificence du tableau.

Franchement, pour un artiste, pour un homme épris des grandioses spectacles de la nature, celui-ci se présentait avec une singularité merveilleuse. Pierre, ébloui, sentit son cœur battre avec violence. Un sentiment profond, inconnu jusque-là, le pénétrait, le paralysait, refoulant la voix et le souffle dans sa poitrine, le sang dans ses artères. Il avait peur.

Oui, peur — si cruel, si humiliant que ce mot pût lui sembler — peur de cette chose sans nom, de ce chaos diabolique qui apparaissait rougissant, fait d'écumes effervescentes, chaque fois que les vertes lueurs de la foudre illuminaient ses glauques profondeurs, sa surface pulvérisée et bouleversée.

Ainsi vu, l'Océan avait un visage monstrueux, infernal. Les abîmes qui trouaient sa nappe donnaient le vertige ; les cris qu'ils laissaient échapper étaient comme d'épouvantables blasphèmes lancés par des bouches de damnés contre le ciel implacable. Tous les démons de la destruction se donnaient rendez-vous dans cette furie échevelée de la mer, se couchant sur les vagues pour les renfler,

insurgeant leurs crêtes, les tordant en spires fantastiques, les comorçant d'écumes livides qu'ils éparpillaient ensuite, gaspillant jusqu'à leur propre fureur à déchicqueter les haillons de nuées, les brouillards d'embruns accumulés au-dessus de cette ébullition.

Il régnait une chaleur lourde, étouffante, — la chaleur de l'orage épuisant tout l'oxygène ambiant, desséchant les gorges, enflammant le sang dans les veines.

Et, pourtant, Pierre de Trémur grelottait à sa fenêtre, tant cette peur de l'abîme possédait.

Mais elle ne procédait en lui que du système nerveux surmené. La personnalité demeurait fière et vaillante, luttant de tout son orgueil contre cet effroi physiologique. — Afin d'en moins subir la réaction, il s'habilla entièrement, et descendit sur la plage. Il voulait voir de près cette mer si effroyable à distance.

Il vint donc au village pour prendre sa part des émotions communes.

Comme il s'y était attendu, tout le Trez-Hir, sauf les enfants, était assemblé sur le rivage.

Hommes et femmes parlaient à haute voix. On échangeait des réflexions.

— Alors, tu l'as vu, toi, Clet ?

— Si je l'ai vu ? Mais tout le monde peut le voir. Il est là, à un quart de mille sous le Conquet, mais plus près de nous. Parbleu ! les canots de sauvetage n'arriveront jamais à temps.

Comme pour confirmer ces paroles, une rafale apporta la lugubre sonnerie d'appel de ceux du Conquet.

— Qu'est-ce que je disais ? — fit Clet. — Ils n'ont pas encore envoyé là bas. Et, avant qu'ils envoient.....

— Eh bien ? — interrompit une femme.

— Toute la chaloupe y aura passé, à moins que le vent ne la pousse sur Creac'h-Meur, ou ici même, sur les Fillettes.

— Es-tu sûr que ce soit une chaloupe ? — demanda brusquement une voix dont le timbre fit tressaillir Trémur.

C'était Gildas Penhoët qui venait de formuler si nettement la question.

— Tonnerre ! — riposta Clet, — regarde toi-même pour t'en assurer.

Déjà le jeune homme se disposait à gravir la côte, lorsque, soudain, dans une chute du vent, un cri, formé de dix plaintes, vint à eux, porté par les remous de l'air. Et il fut si lamentable, ce cri, que les femmes tombèrent à genoux, sur le sable, commençant à psalmodier à haute voix les litanies.

Tout le monde s'était signé.

En même temps, un éclair nouveau venait de déchirer l'opaque rideau des vapeurs, et, telle qu'une apparition de fantômes dans la clarté sulfureuse de la voûte, la barque en perdition venait de se laisser voir à tous les yeux.

Elle n'était pas à plus de cinq cents mètres, et l'effrayant ressac, à ce niveau, l'enveloppant d'anneaux incessants, la dressait impitoyablement vers les roches basses. Elle était fatalement condamnée.

Non, certainement, le canot du Conquet n'arriverait point à temps. Encore un quart d'heure, et la chaloupe viendrait s'échapper sur les récifs, se fondre dans l'ébullition sifflante des tourbillons.

Gildas Penhoët venait de s'arrêter, les bras croisés, devant le tableau.

Trémur s'avancait, traversant les groupes. Personne ne faisait attention à lui.

Il s'avança ainsi, sans obtenir même un salut, lui qui, d'habitude, voyait tous les fronts se découvrir avec admiration sur son passage. Qui donc, en cet instant où se jouait la vie de dix hommes aux mains de l'élément aveugle et stupide, aurait pu s'arrêter aux respect de l'intelligence humaine, si infime devant la force brutale du cosmos ?

Il allait aborder Gildas, lorsqu'un autre personnage passa devant lui sans façons, et vint poser sa main droite sur l'épaule du jeune marin, lui demandant avec une sorte d'autorité :

— Eh bien ! Gildas, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à faire par là pour ces malheureux ?

Le patron de la *Marguerite* se retourna et porta la main à son béret, qu'il ôta.

— Dame, monsieur le recteur, répondit-il, un peu hésitant, m'est avis que le bon Dieu seul peut les tirer de là.

— Sans doute, répliqua le prêtre, mais le bon Dieu se sert des hommes, mon gars.

La réplique était opportune. Elle ébranla le matelot.

— Voyons, fit l'abbé Kériarder, en apostrophant les pêcheurs présents, nous sommes plus près et plus à même d'aller à eux que ceux du Conquet. Allons ! un peu de cœur, garçons, et voilà des chrétiens que nous aurons sauvés.

Une voix s'éleva pour dire avec découragement :

— Au Conquet, ils ont le canot. Nous n'en avons pas, nous, au Trez-Hir.

Le prêtre leur fit honte de ces craintes. Il parla moitié en breton, moitié en français, pressant sa harangue, la chauffant de ses gestes, du ton ému de sa voix, des larmes de compassion qu'on y sentait vibrer.

— Bonne Dame ! s'écria-t-il enfin, avec accablement, il ne sera pas dit que mes paroissiens auront laissé mourir des hommes sans tenter l'impossible pour les sauver !

Et, d'un geste nerveux, il défit du haut en bas les boutons de sa soutane.

— Ça, Gildas, dit-il résolument, je te fais le second. A nous deux, mon gars. Tu connais la passe entre les roches. Dans dix minutes il n'y aura plus assez d'eau. Embarque, et portons leur un filin de terre. On pourra peut-être les hâler.

Gildas était ranimé par ces paroles. Il se dressa en secouant sa belle tête aux longs cheveux noirs, comme un lion secouerait sa crinière. Il répondit à l'abbé Kériarder.

— Non pas, monsieur le recteur. Ça ne servirait de rien. Seulement, je veux bien sortir avec vous. Si nous pouvons seulement les accoster, je me charge bien de les mettre dans la passe et de les mener jusqu'ici.

Et, promenant autour de lui son regard de héros calme et modeste :

— Ça ne serait pas trop de trois pour ça, tout de même — acheva-t-il.

Trémur se sentit saisi par la sublime simplicité de cette scène. Il vint droit à son frère de lait :

— Si je puis t'être utile à quelque chose, Gildas, prends-moi. Je ferai de mon mieux.

Le patron de la *Marguerite* le considéra avec stupeur. Mais ses prunelles étaient humides : les mots se pressaient sur ses lèvres, ne parvenant point à rendre le sentiment d'admiration qu'il éprouvait.

A la fin, l'expression se fit jour en une exclamation presque maladroite ?

— Tout de même, monsieur Pierre, vous êtes un homme de cœur, vous !

N'était été le lieu et la scène, Trémur eût peut-être plâsanté son frère de lait en lui demandant :

— Est-ce que tu en aurais douté, par hasard ?

Mais, outre que les circonstances ne prétaient guère à la plaisanterie, l'écrivain était beaucoup trop versé dans la connaissance de la nature humaine pour conserver l'ombre d'un doute sur l'impression qui avait arraché un tel cri au matelot. Il lui prit donc la main, simplement, et lui dit avec effusion :

— Merci, mon gars. Tu te connais en hommes de cœur. J'ai mon diplôme, maintenant.

Et, en effet, il méritait l'éloge que venait de lui donner publiquement Gildas.

A présent qu'il la voyait de plus près, la mer lui paraissait plus effrayante encore. C'était par spontanéité de courage qu'il venait de s'offrir au pêcheur. Mais, en vérité, qu'allait-il faire dans ce cataclysme? De quel secours pourrait-il être? Il se posait cette question avec angoisse, non qu'il eut peur, mais à la pensée de l'extrême humiliation que son amour-propre allait subir.

En de pareils moments, on ne choisit guère, on prend toutes les bonnes volontés qui s'offrent.

Deux autres pêcheurs s'étaient avancés, gagnés par l'exemple, et se dévêtaient rapidement.

— Assez comme ça, cria Gildas. Nous sommes cinq. Trois aux avirons, un à la barre. Allons-y!

L'abbé Kériader avait achevé son déshabillage de circonstance. Il était nu jusqu'à la ceinture. Comme il revenait de confier ses vêtements à un vieillard arrêté à quelques pas en arrière, il aperçut Pierre.

— Tiens, monsieur de Trémeur! — dit-il, presque joyeusement, en s'avancant la main tendue.

— Moi-même, monsieur l'abbé, — répondit l'écrivain.

— Eh bien! comment trouvez-vous la scène! C'est ça qui va vous fournir de belles pages, je pense.

Pierre ne put se défendre d'un trouble. Ce calme du prêtre le confondait et l'émerveillait.

— Je trouve la scène si belle que je vais avec vous, monsieur l'abbé, — fit-il.

Il n'eut pas le temps de remarquer la physionomie ébahie de son interlocuteur. La voix de Gildas avait crié:

— Embarque! Il n'est que temps.

Et, voyant le romancier debout sur le rivage, chaussé et habillé comme tous les jours, le matelot ne put retenir une parole de réelle surprise:

— Comment ça? vous venez comme ça? Mais vous allez être mouillé comme un canard!

Pierre n'avait pas le loisir de procéder à des apprêts de circonstance. Il se déchaussa rapidement, jeta sa vareuse et son chapeau mou sur le sable, et hondit, d'un seul élan, dans le canot que Gildas retenait à grand-peine.

Ce fut pour le sceptique une formidable entrée dans la réalité des choses, un baptême inouï de dévouement.

Déjà le recteur et ses compagnons avaient saisi les avirons. Gildas tenait la barre. Trémeur eut, en une seconde, toutes les émotions les plus violentes qu'un cœur humain peut supporter.

Comme il franchissait les bancs pour se porter à l'avant, l'anare, larguée par ceux qui la tendaient de la plage, revient avec un sifflement de fouet, le frappa en plein corps, et le fit rouler, meurtri, dans le fond du bateau.

Et, pourtant, cet accident vulgaire, il dut le bénir, car cet accident l'avait sauvé.

Emporté par le retrait du jusant, le canot avait bondi sur la lame, et, juste à ce moment, une vague avait déferlé, le couvra de bout en bout. Si Pierre eût été sur ses pieds, la mer l'aurait cueilli comme avec la main.

Un cri de terreur de Gildas le secoua au travers de ses contusions et de son grelottement.

— Monsieur Pierre! Monsieur Pierre! — avait appelé par deux fois le pêcheur.

Trémeur se releva péniblement, les plis de ses vêtements lui collant encore leurs baisers glacés. Il répondit:

— Présent, frère! Qu'est-ce que je puis faire?

Le patron de la *Marguerite* riposta avec un soupir de soulagement:

— Rien, rien pour le moment. Demeurez tranquille au fond, et amarrez-vous. Il y a du filin et aussi un prélat pour vous couvrir.

C'était un conseil de bon ami qui veut épargner des

périls et des ennuis. Ce conseil, il brûla l'âme de Trémeur au plus intime de ses fiertés. Que faisait-il donc sur cette barque, puisqu'il n'était bon qu'à inspirer de la pitié?

Et, machinalement, il promena ses yeux sur le groupe des quatre hommes.

Devant lui, sur les deux premiers bancs, trois silhouettes se détachaient avec une vigueur étonnante sur le noir de l'eau et le blanc de l'écume; plus près, les matelots qui étaient venus s'adjoindre, sanglés dans le tricot de laine que les infiltrations d'eau de mer gonflaient par plaques; plus loin, le torse nu et lavé du prêtre, dont les muscles énormes, pleins de jeunesse et de vie, saillaient sous chaque effort de l'aviron.

Après, c'était le noir sinistre, comme si l'arrière du canot se fût prolongé à l'infini dans les ténèbres, au fond du ciel ou sous l'eau, pendant que l'avant émergeait par saccades de l'épouvantable chose fluide, qu'il trouvait à la façon d'un fer courant dans une toile. Et dans cette obscurité, par intervalles, sous un éclair, une figure apparaissait, blafarde, verte, mais sublimement calme, presque divine sous son resplendissement momentané, la figure de Gildas rivé à la barre.

Comment marchait le bateau, Trémeur n'aurait pu le dire. A cette heure, il n'avait plus de la vie qu'une notion vague, une sensation haletante. Au premier moment, la brusque immersion de tout son corps l'avait annihilé. Il avait certainement, dans sa chute, perdu la connaissance pendant une inappréciable durée, quelques secondes au plus. Il avait ressenti un choc violent, une oppression suffocante, quelque chose qui le coupait en deux, au-dessus du diaphragme, une lame d'acier qui lui aurait scié le tronc.

Maintenant, il ne souffrait plus du froid. L'eau de mer, surtout dans les tempêtes, est tiède. Les douches qui l'inondaient lui paraissaient chaudes. Seulement, elles le noyaient dans le fond du canot, et il ne respirait qu'à grand-peine, harcelé par les étirements ininterrompus.

La pensée n'avait guère que des heurts dans son cerveau, et il éprouvait comme une étrange conscience qu'il devait être facile de se laisser mourir ainsi. Contrairement aux apparences, la mort par l'eau n'est point cruelle. La mer, qui a l'air de jongler avec ses victimes, est le plus débonnaire des bourreaux. Elle les étourdit dès sa première chiquenaude, les insensibilise et finalement les assomme.

Il concevait cela très distinctement, ayant, cette fois, l'expérience directe, au dernier acte près.

A cette heure, il n'était plus question d'orgueil, ni même d'amour-propre. La seule chose qui subsistait en cet homme effacé, c'était le "vouloir vivre" implacable, cette énergie latente qui frémit dans toutes les pulsations du vivant jusqu'au souffle suprême, jusqu'à l'instant indéterminable où le cœur se crève dans un dernier ressaut.

Tout-à-coup la voix de Gildas retentit encore, le galvanisant:

— Monsieur Pierre! — interrogeait cette voix.

L'écrivain se redressa. D'un organe rauque, étouffé, il demanda:

— Qu'est-ce qu'il y a?

Le patron clama, entre deux ou trois coupes brusques du vent:

— Amarre! — avant! — envoyez! — arrière!

Pierre eut une réaction violente. Il avait compris.

Il n'était pas inutile. Il avait un rôle à jouer.

Il se mit à genoux d'abord. Puis, se soulevant tout à fait, il prit à ses pieds un rouleau de cordes dont il devina l'extrémité fixée à l'anneau de fer du canot. Alors, du bout, cramponné au plat-bord, il vit se dresser devant lui, haut comme une montagne qui remuerait, à la faveur de son hallucination, l'arrière de la chaloupe en détresse. Il perçut des cris effrayants, il entrevit des faces grimaçantes. Et,

d'un effort désespéré, brandissant le rouleau de corde, il le lança pardessus sa tête dans la direction de la chaloupe.

Il lui sembla qu'une voix, venue des profondeurs du ciel, lui criait :

— Ça y est ! Bravo ! monsieur Pierre !

Mais il ne vit plus, il n'entendit plus rien.

Un rideau monstrueux venait de s'interposer entre la chaloupe et lui. Une vague avait bondi, arrivant trop tard, malgré tout, pour empêcher la jonction des deux esquifs.

Pierre de Trémur retomba, sanglant, le crâne ouvert, au fond de la barque.

Il recouvra ses sens dans son lit, la tête enveloppée de compresses. La vieille Anne le soignait, attendant, avec d'anxieux regards, qu'il revint à la vie.

Et quand ses yeux rencontrèrent ceux du blessé, éclairés de la lueur de l'intelligence, elle jeta un cri de joie, en unissant ses mains pour une action de grâces à Dieu.

— Merci, sainte Vierge ! — proféra-t-elle.

Une autre voix s'éleva dans la pièce. Un personnage que Pierre n'avait pas remarqué tout d'abord, masqué qu'il était par le lit, prononça une sentence.

— A la bonne heure ! — Là, c'est fini ! Encore un jour de repos, et il n'y paraîtra plus. Du moment que la plaie a saigné, le danger est conjuré.

C'était un médecin de Brest qu'on avait envoyé chercher tout de suite. Il rassurait en ce moment tout les amis du jeune homme rassemblés à son chevet : Gildas, l'abbé Kériader et même cette petite Gaïd que Pierre avait desservie auprès du jeune marin.

Peu à peu, la mémoire revenait à l'écrivain. Il n'éprouvait plus qu'une douleur contuse à l'entour des tempes. Devant cette sollicitude touchante, il se sentit profondément remis.

Ses mains se tendirent aux braves gens qui l'entouraient :

— Vous êtes bons, — dit-il, — et je regrette les inquiétudes que j'ai pu vous occasionner.

— Oh ! — répondit l'abbé gaiement, — n'en parlons pas, puisque nous voilà rassurés.

Pierre de Trémur voulut connaître le dénouement du drame auquel il avait pris une si grande part.

— Eh bien ! — demanda-t-il, — comment ça s'est-il terminé ? Comment suis-je ici ?

Naturellement, à cette question s'en rattachait une autre.

— A propos, — mais..... quelle heure est-il donc ?

Ce qui le préoccupait, c'était de voir sa lampe allumée. Avait-on déjà fini la journée ?

Si on l'avait finie ? Ah ! certes oui ! Même qu'il était huit heures du soir. Il était resté évanoui depuis l'aube, et c'était là ce qui avait accru l'inquiétude de ces braves cœurs.

Alors Pierre revint à sa précédente interrogation.

Qu'était il advenu du sauvetage ? La chaloupe en détresse avait-elle été ramenée ? Son équipage avait-il perdu beaucoup de monde ? — Il demandait cela avec émotion.

Ce fut Gildas qui fournit le renseignement en secouant sa belle tête souriante :

— Oh ! pour ceux-là, monsieur Pierre, ils peuvent dire qu'ils ont eu de la chance ! Ils vous doivent un beau cerge tout de même, je vous le garantis.

— A moi ? s'exclama le romancier avec un étonnement sincère.

— A qui donc autrement, je vous prie ? Est-ce que ce n'est pas vous qui leur avez envoyé l'amarre ? Même que c'est en la lançant que vous avez été renversé par la lame.

Pierre n'avait pas eu un instant la fatuité de s'attribuer un pareil mérite.

Mais cette modestie admirable du père leur, s'effaçant lui et ses compagnons pour laisser à son frère de lait toute la gloire d'un acte d'héroïsme, toucha l'écrivain sceptique au plus intime de son être. Deux larmes montèrent dans ses

yeux. Pour dissimuler son émotion, il demanda le récit de la suite du sauvetage.

L'abbé Kériader le fit simplement, sobrement, en narrateur admirable d'une scène où il avait été héros.

Pierre apprit ainsi qu'au moment même où il était tombé, Gildas avait sauté dans la chaloupe dont il avait saisi la barre. Dès cet instant, tout avait changé de face. Au lieu de lutter contre le vent, le jeune homme s'en était servi pour mettre à profit ce qui restait encore d'eau dans la passe. Il s'en était fallu de quelques centimètres qu'on ne touchât. Mais, enfin, la protection divine avait couvert sauveteurs et naufragés. On était arrivé à bon port, saufs, sinon sains.

— Maintenant, — conclut le prêtre, — il vous faut du repos. Le docteur a mis un soporifique dans la potion. Vous allez passer une bonne nuit, et, demain, si le cœur vous en dit, vous pourrez vous lever. Bonsoir, monsieur de Trémur, et dormez bien.

On échangea d'affectueuses poignées de mains. Gaïd, qui sortait la dernière, fit à Pierre sa plus gracieuse révérence en tirant ses jupes de ses deux mains.

Et alors, sous l'influence du remède sans doute, mais aussi dans la consolation de ces affections veillant sur lui, l'écrivain sentit le sommeil lui venir, réparateur et caressant.

VIII

L'hiver qui suivit fut rempli, entre divers incidents, par un événement d'ordre tout intime.

Le froid qui s'était annoncé de bonne heure, et à un degré tout à fait insolite dans la région, y excéda d'effrayants ravages. Depuis 1880, on n'avait point vu encore d'aussi cruelles chutes du thermomètre. L'haleine de l'océan fut impuissante à arrêter le souffle brutal du nord. A Brest, on subit douze et quatorze degrés au-dessous de zéro.

Dans la campagne, la souffrance fut atroce ; sur les côtes elle fut sans précédent.

Et alors, de décembre à février, la misère devint navrante.

Dans les villes, l'ouvrier malheureux et sans travail trouve encore les ressources de la charité publique. A la campagne le paysan peut, dans une certaine mesure, vivre sur les réserves. Mais quelles sont les réserves du pêcheur ? de quelle charité peut-il attendre ou espérer des secours ?

La vie qu'il mène est nécessairement au jour le jour. Son pain dépend de l'état du ciel et de la mer. Que pendant une période prolongée l'océan lui refuse l'accès et le tienne assiégé sur la côte, voilà les privations de tout genre qui commencent, et, avec les privations, cette plaie perpétuelle ; inévitable, incurable de tous nos ménages de marins surchargés d'enfants : l'emprunt forcé.

Il faut vivre, et la cuisine la plus réduite exige au moins le pain et les fèves de la soupe quotidienne. Le poisson, si l'on en avait, prouverait que la pêche est encore praticable. Mais allez donc embarquer sous un vent qui foudroie tout ce qu'il touche, sur une immensité grise où la mort seule plane, écartant les êtres vivants, qui demeurent cachés dans les grandes profondeurs, dans les niveaux de l'eau encore chaude !

Force est donc à ceux qui vivent de la mer de demeurer immobiles et inutiles. Cette oisiveté leur pèse cependant. Ils sont à l'affût des beaux jours. Ils les guettent, et dès qu'une brume s'étend sur l'horizon, signe que l'humidité gagne l'atmosphère, les voilà dehors malgré les menaces du grain ou de la bourrasque. " Il faut vivre ! " Oh ! la terrible, l'implacable formule, à laquelle il reste cette explication profonde : Pour vivre, il faut mourir !

Au Trez-Hir, on était malheureux, certes, autant qu'ailleurs. Mais, depuis l'épisode du sauvetage, ils semblaient que la Providence se complût à favoriser ce petit coin de terre. L'intermédiaire de la Providence, en cette circonstance, et il ne s'en piquait guère, — c'était Pierre de Trémur,

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS *

TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —
 COTTON — DUPIL — GROSERRIN — CARDINAL
 — MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —
 BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

XI

BURNS

Avais-je complètement oublié Burns, pendant mon séjour aux Etats-Unis — de 1866 à 1871 — ou bien ne l'avais-je jamais connu ?

C'est ce que je n'oserais sérieusement affirmer.

Il est assez probable que j'en avais seulement entendu parler, et que le souvenir m'en était resté très vaguement dans la mémoire.

Avez-vous remarqué que les individus les plus excentriques, de même que les événements les plus extraordinaires ne vous frappent guère et ne vous laissent aucune impression spéciale quand vous êtes enfant ?

Dans votre inexpérience de la vie, vous croyez ces choses-là d'occurrence journalière, et elles ne vous surprennent point.

Tout jeune bébé, je vis un homme du nom de Marceau, ayant à chaque main deux petits doigts qui semblaient avoir poussé comme des branches à la deuxième phalange de l'index et de l'annulaire.

Je jouai avec ces petits monstres, sans soupçonner un instant que j'étais en présence d'un phénomène.

Quand, en 1849, la fameuse "cage de la Corriveau" fut exhumée sous mes yeux, dans le cimetière de Saint-Joseph-de-Lévis, mes camarades et moi nous manipulâmes à notre gré la lugubre relique, sans l'ombre d'une émotion, et sans la moindre idée que c'était là une des curiosités de notre histoire.

On ne se rend bien compte de ces choses que plus tard.

Cela peut expliquer comment il se faisait que je n'eusse pas conservé la mémoire de Burns, si remarquable que fût le personnage.

Quoi qu'il en soit, voici en quelles circonstances j'eus l'avantage de faire sa connaissance définitive.

J'habitais Chicago, et j'étais en promenade dans le pays — promenade qui dure encore, par parenthèse — et, pour ainsi dire mon sac de voyage à la main, j'avais posé ma candidature à Lévis, aux élections de 1871.

Pour avoir un pied à terre dans la circonscription,

je m'étais installé à titre d'associé, dans l'étude d'un jeune avocat débutant qui est décédé depuis.

Ma vieille enseigne — l'enseigne à lettres d'or, admirée, lorgnée et contemplée avec une si naïve satisfaction, durant les premiers mois d'exercice professionnel — ma vieille enseigne, retrouvée au fond d'un grenier, avait été clouée au-dessus de la porte extérieure, à l'endroit le plus apparent de la façade ; et, en moins de quinze jours, grâce aux discours de hustings, dont nos compatriotes sont si friands, la popularité, sinon la clientèle, commençait à me sourire.

Quand on arrive des Etats-Unis, et qu'on brigue ainsi à brûle-pourpoint le suffrage des électeurs pour un siège en parlement — dans une division électorale comme Lévis, surtout — on passe nécessairement pour riche.

Et les électeurs intéressés affluaient, chacun me vantant le plus éloquemment possible son dévouement à mes intérêts, mais surtout son influence dans sa localité.

Je les écoutais patiemment, ayant l'air de tout gober ; mais, au point de vue pratique, quand arrivait le quart d'heure de Rabelais, je me montrais quelque peu dur à la détente, et pour cause.

Cela désappointait un peu certains chauds partisans que je n'avais encore ni vus ni connus ; mais j'en entendais d'autres — plus malins évidemment — qui murmuraient, une fois passé le seuil de la porte :
 — Laissons-le faire ; c'est un fin merle ; il garde ça pour les derniers jours ; nous reviendrons.

Et je me disais :

— Dans quel guêpier suis-je donc venu me fourrer sans la moindre nécessité !...

Un matin, je vis une voiture de place s'arrêter à ma porte, et un personnage plein de gravité et d'importance descendre du marche-pied, en faisant signe à son cocher de l'attendre.

C'était un grand gaillard à moustaches brunes, avec des favoris en côtelettes et un monocle solidement encadré dans l'arcade sourcilière.

Il portait un pantalon gris, une redingote noire et un chapeau de soie haut de forme.

La tête en l'air, la canne à la main, il marchait d'un pas dégagé, avec l'aplomb d'un homme sûr de lui-même et de l'effet qu'il ne peut manquer de produire.

A certaine distance, on pouvait facilement le prendre pour un homme distingué ; et, ma foi, j'allais tomber dans le panneau, lorsqu'à certains indices qui ne trompent guère — coudes râpés, taches au gilet, chapeau plus ou moins éraflé, bordure terre de Sienne fondue autour du col et des manchettes — j'eus

* Reproduction interdite.

bientôt deviné à quelle couche sociale appartenait le nouveau venu.

Certain résidu d'un jaune noirâtre mal essuyé aux coins de la bouche, et quelques petits courants rouges faisant réseau dans la cornée de l'œil achevèrent de me fixer.

J'avais affaire à l'un de ces déclassés, réfractaires à la discipline sociale, qui, bien que nés dans un monde quelconque, ont laissé tout orgueil au fond du verre, pour ne vivre que d'expédients, en véritables escrocs, ou tout au moins en parasites avérés.

Le nouvel arrivé s'approcha ou plutôt se précipita vers moi, la main tendue et la figure épanouie, en s'écriant :

— Allons, allons, allons, ce cher Louis! comment ça va-t-il?

— Mais... très bien, fis-je en hésitant devant cette effusion inattendue.

— On vient justement de m'apprendre que tu étais de retour au pays, reprit le nouveau venu; et j'accours de Québec exprès pour te serrer la main.

— Merci!

— Le vieux pays, n'est ce pas? on aime toujours à y revenir; c'est bien naturel.

— En effet.

— Ne parle pas, tiens! laisse-moi te regarder! C'est épatant, toujours le même, pas changé du tout... Ce cher ami, dire qu'il y a si longtemps que nous nous sommes rencontrés!

— Quelques années au moins, n'est-ce pas?

— Eh oui, plusieurs années même; ma parole! tu ne te figures pas le plaisir que j'ai de revoir un vieux de la vieille comme toi.

J'étais littéralement abasourdi.

— Te souviens-tu, ajouta mon homme, des vingt piastres que je t'ai prêtées quand tu es parti?

— Ma foi...

Et j'hésitais, de plus en plus interloqué.

— Non, n'est-ce pas?... C'est bien possible. On avait pris quelques petits verres ensemble... pas surprenant. Du reste, ça ne fait rien, va! Pas la peine d'en parler, et je ne suis pas venu pour ça.

— Ah! fis-je un peu rassuré.

— Non, non, c'est inutile, ne parlons pas de ces cinq sous là. Tu me connais, tu sais bien que je ne m'occupe pas de semblables bagatelles, voyons... Ce cher Louis!

— Mais...

— Y a-t-il longtemps que tu as vu la petite Lucette?

— La petite Lucette, dame...

— Toujours la même, elle aussi, tu sais; grosse et grasse, meilleure musicienne que jamais, et pas

encore mariée; c'est toi qui lui as fait joliment du tort à cette enfant-là.

— Comment cela? fis-je un peu flatté tout de même.

— Tu le sais bien, hypocrite! s'écria mon inconnu avec un geste qui chatouilla agréablement ma fatuité, je l'avoue. Nous irons la voir ensemble, si tu veux, continua-t-il. Ça lui fera bien plaisir.

— Mais...

— La bonne petite Lucette!... Moi, c'était la mère que je cultivais, à cette époque-là. Comme le temps passe vite, hein!... Allons, viens à l'hôtel avec moi, je te paie le champagne!

Et mon singulier interlocuteur parlait, parlait, sans attendre de réponses, sans prendre haleine, intarissable, me tapant sur l'épaule et me serrant les deux mains avec une effusion délirante.

Je vous l'ai dit au commencement, je ne sais si j'avais jamais vu Burns avant cette rencontre — car c'était Burns, je l'appris plus tard — mais une chose bien certaine, c'est que nous n'avions jamais été ensemble, non seulement sur un pareil pied d'intimité, mais encore sur un pied commun quelconque.

Encore moins avais-je jamais eu l'occasion de lui emprunter cent francs.

Il me faisait, en tout cas, l'effet d'un parfait étranger.

Pas la moindre réminiscence d'avoir vu ce type-là ni à Québec ni ailleurs!

D'abord, cette familiarité m'intrigua.

Puis, je me demandai si j'avais affaire à un maniaque, et enfin, si je n'étais pas le jouet de quelque fumiste qui s'amusait à me faire poser.

Son assurance avait été telle, au premier abord, que je m'étais prêté passivement, mais assez volontiers, à ses accolades, me défiant de ma mémoire, et craignant — en temps d'élection, voyez-vous... — d'offenser un homme qui avait l'air de me porter un si vif intérêt, une affection si débordante.

Et puis, une fois compromis par un semblant de reconnaissance, je ne pouvais plus guère reculer et décevement lui demander son nom.

Les vingt dollars me mettaient bien un peu la puce à l'oreille; mais il pouvait y avoir méprise d'identité.

D'un autre côté, je me rappelais fort bien la petite Lucette, ce qui ne me permettait pas de m'arrêter à cette hypothèse.

En somme, j'étais on ne peut plus perplexe, et je me battais les flancs pour trouver quelque chose à dire, ne sachant quel parti prendre, lorsque, feignant de s'apercevoir de mon embarras, l'ami Burns

s'écria sur le ton de la plus extrême surprise :

— Mais, nom d'un petit bonhomme ! tu me regardes curieusement ; est-ce que tu ne me reconnaîtrais pas par hasard ?

Alors j'eus une lâcheté, que la politique seule pouvait faire excuser :

— Si, si ! dis-je ; comment donc ! Je suis un peu distrait, voilà tout.

— Ah ! je comprends, ton élection ! Eh bien, est-ce que ça va, ton élection ?

— Dame, oui, je ne me plains pas ; le parti se forme ; il y a de l'enthousiasme.

— Eh bien, mon cher Louis, autant te le dire tout de suite, c'est là une des raisons qui m'amènent auprès de toi.

— Vraiment ?

Je commençais à voir venir.

— Oui, mon vieux ; je te disais tout à l'heure que j'avais fait le voyage de Lévis pour te serrer la main, c'était vrai ; mais il y avait autre chose.

— Quoi donc ?

— Une affaire de femme.

— Quelle femme ?

— Ah ! ça, tu en demandes trop ; en gentilhomme, tu comprends...

— Oui, mais enfin...

— Enfin, voici : il s'agit d'une des femmes les plus haut placées de Québec. Suppose que c'est la femme d'un ministre ; en tout cas, une bigre de jolie femme, mon gaillard, je ne t'en dis pas plus long. Elle prétend détester à mort ton adversaire le docteur Blanchet ; mais je sais mieux que ça, moi, tu comprends. Elle t'a entendu parler en public dimanche, et elle est folle de toi, c'est tout clair. De sorte qu'elle veut te faire gagner ton élection à tout prix, et elle qui m'envoie ici pour cela.

— Ah !

— Oui, il y a quelque chose qui peut te faire gagner ton élection infailliblement.

— Qu'est-ce donc ?

— Sapristi, comme tu y vas ! ça ne se dit pas comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut d'abord le savoir.

— Vous ne le savez pas ?

— Eh non ! c'est un secret qu'il me faut acheter. Je voyais venir de plus en plus.

— Oui, qu'il faut acheter, continua Burns. Mais ça ne coûtera pas cher, une bagatelle seulement. Je connais l'individu qui le possède ; il ne sera pas exigeant, une vingtaine de piastres tout au plus. Aboule-moi vingt piastres, et ça y est !

Je savais enfin à quoi m'en tenir.

Ayant du temps à perdre ce matin-là, je me payai le luxe d'étudier un peu ce caractère digne de Molière.

Je le fis rabattre de vingt à quinze piastres, de quinze à dix, de dix à cinq, de cinq à une, et enfin à vingt-cinq sous, "seulement pour payer son cocher," disait-il, car, étant parti à l'improviste, il avait malheureusement oublié — tout préoccupé qu'il était — son porte-monnaie sur sa table de toilette.

Il en était même très inquiet, car ce porte-monnaie contenait certains chèques payables au porteur, et puis... enfin !

— Voyons, Louis, penses-y donc ! s'écria-t-il en désespoir de cause ; une élection sûre pour vingt cinq cents, c'est pour rien, avouez-le !

— Je sais, je sais, fis-je en m'arc-boutant ; mais je suis à cheval sur les principes, voyez-vous. Je ne veux devoir mon succès qu'à la justice de ma cause !

Une phrase, entre parenthèse, qui me fit plaisir.

— Eh bien, tu vas perdre ! déclara Burns en prenant congé ; franchement ça me fait de la peine. Voyons, pas dix cents seulement ?

— Non !

Et Burns, après un haussement d'épaules des plus significatifs, remonta en voiture, et je l'entendis qui disait au cocher :

— Chez le docteur Blanchet !

Ce Burns était un type véritablement étonnant.

Durant plus de trente ans il a vécu d'emprunts, — et quand je dis d'emprunts, c'est pour me servir de son expression, car ses emprunts auraient pu quelquefois mériter un terme beaucoup plus sévère.

Pour effectuer ces emprunts, qui d'abord variaient de cinq à un dollar, puis d'un dollar à un écu, et enfin, sur les dernières années, de cinq à vingt-cinq sous, cet individu — on peut l'affirmer hardiment — a dépensé plus d'ingéniosité et de persévérance que Vanderbilt ou Astor pour amasser leurs millions.

Il avait fait un cours d'études assez complet au séminaire de Québec, je crois.

Puis il avait commencé à faire son droit.

Malheureusement, une paresse à triple pression, de même que des tendances toutes spéciales à faire la noce, entravèrent sérieusement sa carrière légale.

Quelques années après, on le retrouve occupant un emploi quelconque — celui de grossoyeur probablement, car il était doué d'un singulier talent de calligraphe — au palais de justice de Québec.

Cet emploi il ne l'occupa que très peu de temps, les mêmes causes qui avaient fait échouer ses am-

bitions professionnelles étant venues s'opposer de nouveau aux succès qui l'attendaient sans doute dans sa nouvelle position.

Bref, de désappointement en dégringolade et de dégringolade en désappointement, notre Jérôme Paturot, ayant vu toutes les carrières plus lucratives se fermer devant lui, avait tourné ses aspirations vers l'emprunt ; et tous les moments que lui laissait libres sa fidélité inébranlable au culte du dieu de la treille, il les consacrait, avec la plus consciencieuse assiduité, à l'étude et à la pratique de cette nouvelle industrie.

Ce culte de Bacchus et cette industrie de l'emprunt se partagèrent son existence.

Si bien, qu'ils avaient fini par lui mériter un double sobriquet bien caractéristique : *Trente-sous Burns* et *Whisky Burns* !

Laissons Whisky Burns de côté, pour ne nous occuper que de Trente-sous Burns.

Aussi bien, le premier avait-il à cette époque et possède-t-il encore, autant ailleurs qu'à Québec, trop de rivaux, et des plus marquants, pour qu'on puisse le considérer comme un type digne d'une monographie spéciale.

Quant à Trente-sous Burns, par exemple, celui-là n'a jamais eu et probablement n'aura jamais de compétiteur sérieux.

Ce fut l'Alexandre le grand et l'Homère de l'emprunt.

Le sommet classique, au-delà duquel il n'y a plus rien.

Le nombre de dupes que son inénarrable aplomb a faites dans Québec et dans tout le district est incalculable.

Et, chose encore plus extraordinaire que son aplomb, c'était la variété de ses ressources.

Chez lui point de lieux communs.

Il tenait à sa réputation d'habileté, mais aussi d'homme à moyens.

Il travaillait par intérêt sans doute, mais aussi pour l'honneur du nom.

LOUIS FRECHETTE.

(A continuer)

ABBREVIATIONS—FAUTES DE STYLE

Un journaliste d'Ottawa écrit dans le *Canada* pour se plaindre amèrement des journalistes français qui écrivent le *Soo* pour le Sault Ste-Marie ; il voit là un outrage à la langue française.

Je ne partage pas son idée, et je trouve que cela dépend

beaucoup de la portion du journal dans laquelle se trouve employé ce mot.

Le journalisme est obligé de se plier à une foule d'exigences qui obligent maintenant à distinguer dans le journal quotidien deux parties indépendantes :

La partie que nous appelons ici éditoriale, que l'on appelle en France la rédaction, et qui comprend les articles politiques, littéraires, scientifiques et la critique ;

La partie qui contient les informations de toutes natures ; faits divers, pronostics, bourse, commerce, statistiques.

Le style des deux parties du journal n'est pas et ne peut pas être le même.

L'une est le fruit de l'étude, de la réflexion, du raisonnement pondéré, repassé, repoli ; l'autre est le produit de l'activité, de la vivacité, du flair, de la chance, du hasard.

L'une est déposée au journal lorsque le prote retire son paletot pour se mettre à l'œuvre et que les typos s'insallent à la case pour commencer leur longue journée.

L'autre est jetée dans la boîte lorsque le metteur en page, la sueur en front, achève d'imposer sur le marbre les innombrables colonnes que réclament à grands cris les clichés, montre en main.

Dans ce moment solennel, qu'importe de mettre le *Soo* pour le Sault Ste Marie si tout le monde sait que c'est la même chose, et si cela permet à une bonne nouvelle de passer.

D'abord, *Soo* n'est pas plus anglais que français. Pour moi, je trouve que c'est un indice d'imagination, d'idée, que ces surprenantes abréviations dont nos voisins américains ont le secret et qui sont passées chez eux dans la vie courante.

N'est-ce pas une trouvaille que ce *L* pour désigner l'*Elevated Railway* ?

Et leur *O. K.*, n'est-il pas assez significatif ? aussi bien que le *I. O. U.* ? Pourquoi ne pas adopter le *D.* et *H.* ?

Nous disons bien dans la vie usuelle le *C. P. R.*, aussi, ne vois-je aucune objection aux abréviations tant qu'elles resteront dans la sphère qui leur est propre et où leur utilité est démontrée ; je les préfère à des fautes de français.

Je les considère aussi françaises qu'anglaises, et souvent elles me rappellent ce charlatan qui vendait des pieds de roi à la porte de l'Exposition de Montréal.

— Achetez-les sans crainte, disait-il, les chiffres sont en anglais d'un côté et en français de l'autre.

Le *Sorelois* nous initie aux beautés d'une représentation donnée par la Fanfare de Sorel.

Voici un des passages saillants du compte-rendu :

M. Freycinet a parfaitement réussi dans la chansonnette intitulée "La fuite de Napoléon," ainsi que dans le chant patriotique "O Carillon, je te revois encore," qu'il a rendu le drapeau français à la main, et au milieu de soldats étendus sur la scène, le tableau représentant la fin de la bataille des plaines d'Abraham.

Vous figurez-vous M. de Freycinet en Napoléon, chantant ô Carillon ! sur les plaines d'Abraham.

Immense, immense, n'est-ce pas ?

Du *Courrier de St Hyacinthe* :

Pas d'admission sans affaire—Nos églises ne nous paraissent pas bien connaître ce que c'est que la délicatesse. Le chef de police n'a pas dû trouver bien délicat le procédé employé par les officiers de la corporation à son égard. Sous prétexte de faire cesser certaines visites de citoyens honorables à la salle de la station de police, on a placardé un gigantesque "Pas d'admission sans affaires," et cela sans avis préalable au Chef et sans plus s'en occuper que s'il n'existait pas du tout.

Par ce procédé étrange (pour ne pas dire plus), on a insulté un officier important et d'honorables gens qui auraient préféré être autrement avertis.

Pour nous, il nous semble qu'on a encore bien plus insulté la langue française en la faisant servir à un charabia aussi idiot.

Pas d'admission sans affaire!

Qu'est-ce que cela veut dire?

Pourquoi ne pas mettre, par exemple :

Défense d'entrer sauf pour raison de service.

Ou même :

Entrée interdite en dehors du service.

Cela ne fait qu'un mot de plus, et c'est français au moins.

Nos journaux canadiens ont de singulières façons de s'exprimer.

Prenons l'*Etendard* :

Hier, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Cyrène, coadjuteur de Son E. le Cardinal Taschereau, a visité l'asile de la Longue-Pointe, et y a donné la bénédiction du Saint Sacrement. Mgr a été agréablement surpris de la bonne tenue des malades.

Pourquoi agréablement surpris?

Avait-il des doutes?

Sinon, qu'est-ce que cela veut dire?

Encore une drôle d'expression :

Le nouveau Secrétaire d'Etat, l'honorable M. Costigan et le sénateur Ferguson ont inspecté, hier, les divers départements de l'imprimerie du gouvernement. Les distingués visiteurs ont passé plusieurs heures dans la chambre des machines à composer dont la *complication* a paru surtout les intéresser.

Quel curieux éloge d'une machine!

Faire admirer sa *complication*. Comme si la complication n'était pas un défaut pour une machine dont la qualité doit être la simplicité.

Il n'y a pas de doute, l'écrivain a voulu dire que les visiteurs s'étaient intéressés aux nombreuses manipulations par lesquels doit passer le caractère et le métal pour arriver à la forme finale, mais ils ne se sont pas intéressés à la complication.

De la *Minerve* :

Un *singulier accident* est arrivé vers 10.30 heures, hier, sur la rue Saint-Sacrement.

Une quinzaine d'ouvriers étaient montés sur un échafaudage situé à quinze pieds de hauteur, à la bâtisse de la Chambre de Commerce Anglaise, lorsque soudain un madrier se brisa et tous les ouvriers furent précipités pêle-mêle sur le sol.

Nous ne voyons guère ce qu'il y a de singulier dans cet accident qui nous semble pas mal pluriel,

Il est curieux de voir comme nos jeunes gens, même les plus intelligents, les plus instruits, ceux qui ont la meilleure volonté, négligent de se renseigner sur les choses les plus simples, et s'exposent à perpétuer chez nous des monstruosités.

La note qui suit a fait le tour de la presse :

Hier soir, a eu lieu, aux salles de la compagnie, la septième élection de ses officiers. MM. Emile Nantel, président, réélu; C. Sauvageau, vice-président, réélu; James Smith, secrétaire-trésorier, réélu; E. Sylvestre, secrétaire-archiviste; Ed. Bénard, directeur des pièces; A. Bénard, directeur des scènes; E. Hogue, assistant-directeur de pièces; et Joseph Alarie, gérant, réélu.

Qu'est-ce que :

Directeur des pièces?

Directeur des scènes?

Il n'y a pas une langue au monde où ces mots puissent signifier quelque chose.

Voyons, pourquoi n'avoir pas pris la peine d'ouvrir un journal français de France pour trouver les équivalents de ces affreux barbarismes?

Le directeur des pièces! c'est le *régisseur*, celui qui fait répéter les pièces, prépare la mise en scène, surveille la scène.

Son assistant est le *second régisseur*.

Le directeur des scènes (!) — je comprends parce que je suis canadien — c'est celui qui s'occupe des décors.

Eh bien, on appelle *peintre de décors* celui qui peint les décors, et *chef machiniste* celui qui les pose.

Choisissez entre les deux celui que vous voudrez.

Mais au moins, parlez un langage qui soit humain!

TRAITEMENT DES ALIENES

La question du traitement des aliénés est encore à l'ordre du jour à cause de l'échéance prochaine du contrat de l'Asile de Beauport.

Rien ne doit être négligé pour renseigner le public et même les gens compétents qui ignorent souvent bien des choses sur les nouvelles méthodes expérimentales qui ont pour objet d'améliorer les conditions de guérison ou au moins d'existence de ces pauvres victimes inconscientes.

Je veux parler ici de ce que l'on appelle le *TRAITEMENT FAMILIAL DES ALIENES* qui vient d'être essayé en France; sans être une nouveauté, la chose n'avait pas encore été tentée, et elle a fait un certain bruit.

Un des amis du journal a bien voulu me communiquer des notes intéressantes sur cette tentative.

Le conseil général de la Seine, dans l'une de ses dernières séances, a admis l'essai du traitement familial — placement dans les familles — à l'égard d'une certaine catégorie d'aliénés inoffensifs et incurables. La tentative, pour la France, est hardie et n'a point été votée sans difficultés.

Ce qui se pratique en Belgique depuis des siècles se poursuit avec succès en Allemagne et surtout en Ecosse, ce que l'Amérique elle-même en ce moment expérimente.

était considéré en France, non pas comme révolutionnaire, mais comme chimérique.

Les aliénistes français l'avaient ainsi déclaré, et personne n'ignore que ce qu'ils déclarent n'est point facile à négliger. Pour ces infailibles d'une nouvelle sorte, qui n'admettent aucune intrusion sur leur domaine, les expériences faites à l'étranger ne sauraient compter.

Depuis 1887, M. Ch. Féré, médecin de Bicêtre, n'avait cessé de recommander le traitement familial, ou, si on le préfère, le patronage familial des aliénés. Il soutenait que leur isolement — c'est-à-dire "leur soustraction à toutes leurs habitudes par l'éloignement des lieux qu'ils habitent, la séparation de leur famille, de leurs amis, de leurs serviteurs, l'entourage d'étrangers changeant leur manière de vivre, toutes choses nécessaires pour leur traitement" — pouvait être obtenu non seulement par l'asile fermé, mais encore par leur placement chez des personnes étrangères.

A l'appui de sa thèse, il montrait ce qu'a fait la Belgique à Gheed depuis plus de cent ans, à Liémény depuis huit ans : les habitants, transformés en nourriciers, en infirmiers spéciaux, ont créé des colonies florissantes (Gheed compte 1,800 aliénés, Liémény 250).

Il montrait ce que tente l'Allemagne, en joignant à des asiles fermés des colonies qui reçoivent des aliénés placés, principalement chez des familles d'agriculteurs, deux par maison.

Il montrait enfin les résultats du *private dwelling system* appliqué en Ecosse, où il s'étend chaque jour davantage, si bien qu'aujourd'hui, dans ce pays, sur 11,664 aliénés, 2,428, soit 20, 81 0/100 jouissent du traitement familial, ici chez des petits cultivateurs, là chez un gardien qui exerce la même profession que celle qu'ils avaient, ce qui leur permet de gagner un peu et d'être mieux traités, étant plus utiles.

Rien n'y faisait, les aliénistes objectaient le défaut de surveillance et mille autres vices suffisants pour écarter les exemples cités.

Vainement M. Ch. Féré répondait-il que la surveillance existait. En Belgique, les médecins ont à leur disposition une infirmerie où les aliénés sont placés en observation pendant 5 jours avant d'être envoyés dans les familles, ou internés dans le cas d'affections intermittentes graves, ou bien enfermés par mesure d'ordre pour insubordination, excès alcooliques, etc. Cette surveillance est organisée en Allemagne, par la dépendance des colonies des asiles fermés sous la surveillance desquels elles se trouvent ; — en Ecosse, par une inspection officielle sagement organisée ; — rien ne pouvait venir à bout du docte entêtement des aliénistes.

Cependant, une heure est venue où la question du traitement s'est compliquée d'une question budgétaire.

Par suite de la dégénérescence psychique, "le nombre des aliénés a augmenté dans des proportions effrayantes, et les asiles fermés ne peuvent plus contenir tous ceux qui ont besoin de leurs secours." De sorte que l'on s'est trouvé en présence de cette alternative : ou de créer des asiles nouveaux — dépense énorme, chaque lit coûte de 2,500 à

3,000 fr. — ou avoir recours à un traitement combiné avec celui de l'asile et coûtant moins cher, c'est-à-dire le patronage familial.

Devant cette alternative, la résistance des aliénistes a été fatalement enrayée. D'autant plus qu'il n'est guère contesté que "les agglomérations d'aliénés, peu favorables au traitement individuel d'affections très diverses, altèrent singulièrement la valeur de la mesure hygiénique dont ils sont l'objet."

On a prouvé que l'aliéné placé en famille, où la surveillance est réduite au minimum indispensable, "et où l'aspect des fonctions normales de société l'invite à y prendre part ou du moins le distrait de ses préoccupations morbides," subit dans ce milieu nouveau une influence salutaire, à ce point que non-seulement il guérit quelquefois, mais que souvent il ne veut plus quitter la famille dans laquelle il est entré.

De son côté M. Ch. Féré a fait remarquer "qu'on peut ajouter que les accidents ne sont pas plus nombreux dans les maisons privées que dans les asiles. Les évasions sont rares. Quant aux accidents, ils ne sont pas plus fréquents (on n'en relevait que 2 en Ecosse, en 1888) ; on pourrait les rendre plus rares encore en poursuivant les complices contre lesquels la loi est armée."

Ce sont toutes ces discussions, affirmations et conclusions qui ont décidé le conseil général de la Seine à étudier la question, à nommer une commission pour visiter les colonies de Gheed et de Liémény, et, enfin, malgré une opposition assez vive en séance, de quelques-uns de ses membres médecins, à voter, sur les instances pressantes de son rapporteur et de l'administration, un premier placement — à titre d'essai — de 100 déments séniles à Dun-sur-Auron, arrondissement de Saint-Amand (Cher).

L'essai n'a pas encore duré assez longtemps pour qu'on puisse juger du résultat en France, mais il n'y a aucune raison pour qu'il ne réussisse pas aussi bien qu'en Belgique, en Allemagne et en Ecosse.

Maintenant, deux mots du Canada.

Voilà la session qui s'ouvre ; le contrat de l'Asile de Beauport va être une grosse épine dans le pied de la députation.

Se lèvera-t-il un député assez courageux pour demander au gouvernement l'étude d'un système qui épargnerait des milliers de piastres au trésor, amènerait l'aisance dans certaines familles et rendrait des centaines de bras à l'agriculture ?

L'honorable M. Mercier avait entrevu le mécanisme du système, lorsqu'après avoir aboli la taxe sur les aliénés, il avait décidé qu'à l'avenir ces malheureux ne seraient autant que possible pas enfermés dans les prisons dont les M.M. Landry comme les Sœurs de la Longue Pointe se font des sources de revenu considérables.

Il désirait que ceux dont l'état ne nécessitait pas de soins ou une surveillance spéciale fussent placés dans les institutions de charité de leur district.

La méthode que je signale va plus loin, tout en étant dans le même ordre d'idée.

Je la soumets à l'étude de nos législateurs,

J.D.

ASSURANCES SUR LA VIE

Dans notre population sans cesse affairée, toujours marchant de l'avant à toute vapeur, se sacrifiant sans merci pour arriver quand même au premier rang et à la fortune, il n'est pas besoin d'insister sur l'utilité et sur le côté pratique de l'assurance sur la vie.

L'assurance sur la vie est l'arme que chacun doit porter sur lui dans la lutte pour la vie ; c'est la cuirasse qui rehausse les cœurs, c'est le baume qui panse les blessures.

La chose est si bien comprise qu'il existe certainement peu de gens ayant les moyens de le faire qui n'aient au moins une légère assurance. Les autres font partie d'associations de secours ou de bienfaisance, qui remplissent un objet analogue.

Il n'est donc pas exagéré de dire que tous les Canadiens ont l'instinct de l'assurance.

Comment se fait-il qu'ils n'aient pas en même temps et aussi développé le sentiment du patriotisme, de ce patriotisme bien entendu qui consiste à penser avant tout à son pays natal et à le faire profiter des sacrifices que nous faisons dans notre propre intérêt ?

De fait, les Canadiens, en matière d'assurance, se sont jusqu'à présent laissé mener par le bout du nez par les Américains, sans songer au tort réel qu'ils faisaient à leur propre pays en envoyant à l'étranger des capitaux considérables qui sont une perte sèche au point de vue financier pour le Canada.

Nous savons qu'il n'y a pas mauvaise volonté ou idée préconçue de leur part. Ils obéissent à un entraînement bien naturel. Les agents des compagnies américaines leur ont exposé des combinaisons de tous genres plus ou moins logiques et toujours admirables sur le papier ; d'un autre côté, les compagnies canadiennes n'osaient pas se lancer dans les chiffres de dépense excessifs qu'entraînent l'imitation des procédés Yankees et une concurrence efficace.

Messieurs Dastous et Léger, les gérants du département français de la "Sun Life Assurance Co.", à l'obligeance desquels nous sommes redevables de quelques chiffres sur les opérations des compagnies américaines et canadiennes nous informent qu'il se produit maintenant une heureuse modification, et que les progrès des compagnies américaines sont infiniment inférieurs à ceux des compagnies canadiennes pour le Canada.

Ainsi, en quinze ans, de 1873 à 1888, le chiffre des assurances sur la vie en vigueur au Canada n'a augmenté, pour les compagnies américaines, que de \$24,862,586, tandis qu'il a augmenté de \$98,257,082 pour les compagnies canadiennes, les nouvelles assurances, pour la même période, ont diminué de \$2,375,884 pour les compagnies américaines, et augmenté de \$20,267,346 pour les compagnies canadiennes ; les primes retirées n'ont augmenté que de \$973,983 pour les compagnies américaines, et de \$2,651,861 pour les compagnies canadiennes.

La situation n'est pas mauvaise, elle s'améliore évidemment.

Ce qui est regrettable, au point de vue canadien, nous ont fait remarquer MM. Dastous et Léger, et ce qui ne se serait pas produit si nos compatriotes eussent donné leur préférence à une compagnie canadienne, comme le "Sun Life," c'est qu'il y a aux Etats-Unis un fonds d'argent canadien, envoyé là pour les assurances, de \$40,000,000 au moins.

Tant que les affaires des compagnies américaines ne diminuent pas, elles peuvent faire face aux sinistres à mesure le revenu courant, et nos quarante millions restent là bas intacts.

Or, quarante millions représentent à peu près la circulation d'argent de nos banques. C'est-à-dire que si cette somme fût restée dans notre pays, l'intérêt de l'argent qui y est beaucoup plus élevé qu'aux Etats-Unis aurait pu être maintenu à un chiffre inférieur.

Les compagnies d'assurance canadiennes, le "Sun Life" en particulier, présentent certes, à tous les points de vue des avantages sérieux qui sont encore complétés par les garanties beaucoup plus larges qu'elles donnent à l'assuré.

Comme nous disaient MM. Dastous et Léger, les agents du département français de cette compagnie : le "Sun Life" est une compagnie bien assise, une compagnie de confiance ; l'argent qui y rentre est employé au Canada et profite à l'agrandissement du pays ; tout son actif est au Dominion ; en cas de guerre avec les Etats-Unis, les assurés seraient sûrs d'être payés, et il n'en est pas de même pour les compagnies américaines qui seraient empêchées de payer en temps de guerre en vertu de la loi ; enfin le "Sun Life" est sous la direction d'hommes de haute réputation, bien connus et dignes de la confiance qui leur est accordée.

Dans ces conditions, nous ne pouvons nous empêcher de conseiller à nos compatriotes de garder leur argent pour des canadiens, pour des compagnies nationales, et notre devoir est de les pousser vivement à s'adresser, lorsqu'ils auront besoin d'assurances, à MM. Dastous et Léger, les agents français de la "Sun Life," qui seront toujours disposés à leur fournir tous les renseignements nécessaires, à les bien conseiller et à leur obtenir les meilleures conditions possibles.

MAXIMES POLITIQUES

"Si tu aimes ta patrie, sacrifie-toi sans hésiter pour elle. Si elle te demande peu de chose, donne-le. Si elle te demande tout, donne-le encore.

"Mais si, en dehors des patriotiques immolations, tu es un homme pratique, un citoyen qui n'aime pas qu'on le berne, un particulier qui connaît le prix de son temps et de sa peine, ne sers pas, ne sers jamais, ni les libéraux, ni les conservateurs, ni les indépendants, ni les farceurs généralement quelconques qui aspirent, disent-ils, à faire ton bonheur.

"Ils ne valent guère mieux les uns que les autres.

"Sers-toi d'eux, c'est légitime, car ils aspirent à se servir

de toi ; mais écoute bien cette parole sensée par laquelle je termine :

“ Ne te dévoue jamais.”

On dirait qu'il y a un désarroi complet dans les saints lieux aux États-Unis.

Parions que l'on va dire que c'est la faute à Mgr Satolli.

Les dépêches nous racontaient l'autre jour l'histoire de la cloche enchantée du couvent de Baltimore qui se met en branle toute seule et éveille au milieu de la nuit hommes et voisins, absolument comme les cloches de l'Eglise Saint-Jacques au grand désespoir de ce pauvre Jos. Lajoie, changeant en heures d'amertume ses doux instants de somnolence matinale.

On a tout essayé à Baltimore. On a décroché la cloche, et elle a cessé de sonner. Aussitôt qu'on la remet en place, voilà le carillon qui recommence.

Mais ce n'est pas tout, et ce qui prouve bien que Mgr Satolli n'est pour rien dans ces perturbations musicales, c'est qu'il vient de se produire un fait de même nature dans une Eglise presbytérienne de Milwaukee ; voici, d'ailleurs, ce que dit la dépêche :

Tous les soirs, sur le coup de minuit, le grand orgue se met à jouer tout seul, et ceux qui, des alentours du temple, ont entendu ce concert nocturne, assurent que l'organiste invisible tire de l'instrument des sons d'une douceur extrême et des mélodies véritablement divines. La police sceptique de sa nature ne croit pas aux orgues qui jouent toutes seules.

Voyant devant le temple une foule énorme venue pour écouter la musique, un agent de police est allé chercher le sacristain, on a ouvert les portes, et, après avoir gardé toutes les issues, on a fouillé avec le plus grand soin tous les coins et recoins de l'édifice, mais on n'a pas trouvé la moindre trace du mystérieux organiste. Encore une fois, depuis cette perquisition, le grand orgue s'est fait entendre pendant la nuit, puis les concerts ont cessé. La police prétend que ce sont tout simplement des souris qui se promenaient sur les claviers de l'orgue, mais le public en général est assez disposé à croire qu'il s'agit d'un orgue enchanté.

Un de ces jours, nous allons apprendre que les cymbales de l'Armée du Salut chahotent toutes seules.

BIBLIOGRAPHIE

L'ARLESIENNE — PAUL ET VIRGINIE

Ce sont de vrais bijoux, ces volumes de la “ Petite Collection Guillaume ” qu'édite la maison Dentu de Paris (3 Place de Valois) !

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus chic, de plus frais, de plus charmant.

Tout le monde connaît la grande édition Guillaume *Siffo*, *Tartarin*, *Trente ans de Paris*, etc. Eh bien, qu'on se figure ces charmants volumes réduits aux proportions de 4 pouces sur 2, imprimés avec un caractère d'une finesse et d'une clarté exquis, les gravures aussi nettes, les culs-de-lampe aussi détachés que dans un grand dessin, un papier exquis, une encre merveilleuse. Nous le répétons ; ce sont de petits bijoux.

Nous avons justement deux de ces volumes sous la main : L'ARLESIENNE d'Alphonse Daudet, et PAUL ET VIRGINIE de Bernardin de St. Pierre. On ne peut rien trouver de plus joli.

Pour voyager, pour faire des courses en voiture, rien de plus commode : cela ne tient pas plus de place qu'un portefeuille.

Cette collection, dont il paraît deux volumes par mois, comprendra tous les ouvrages les plus précieux de toutes les littératures du monde, française, anglaise, allemande, espagnole, grecque, turque, indienne, chinoise, japonaise, etc.

On peut en juger par les volumes suivants déjà parus en dehors des deux que nous venons de citer :

L'abbé Prévost	<i>Manon Lescaut</i>
Byron	<i>Le corsaire et Saïa</i>
Edgar Poe	<i>Le scarabée d'or</i>
Goethe	<i>Werther</i>
Nasta Sastri (Hindou)	<i>Le porteur de satchet.</i>

Le prix de ces délicieux petits volumes n'est que de deux francs (40 cts).

LE CANADA-REVUE est sorti l'autre semaine de ses habitudes, et se livre à un lyrisme échevelé.

Les vers s'y sont mis, que voulez-vous ?

Ce n'est qu'après beaucoup d'hésitation que le directorat avait consenti à cette invasion.

Les poètes sont quelquefois gens grincheux ; quelquefois il est difficile de les contenter, qu'on en juge par l'écho suivant qui nous vient de la capitale du peuple le plus spirituel de la terre :—

Il y avait soirée chez M. Magnan, négociant ; un des assistants, M. Trahon, poète, invité, pria de reciter une de ses œuvres, s'exécuta de fort bonne grâce, et récita *le Pater*, une poésie de lui.

Le Pater terminé, un invité, M. Bivort, directeur du *Bulletin des Halles*, s'avança vers le poète et le félicita. Il lui demanda même la faveur de publier la pièce de vers dans son journal, et il affirme que M. Trahon y consentit.

La pièce parut donc, mais avant de la livrer à l'impression M. Bivort ayant cru découvrir un vers de treize pieds :

Donne-nous aujourd'hui *notre* pain quotidien.

Pensa bien faire en lui enlevant une jambe ; la pièce imprimée portait donc :

Donne-nous aujourd'hui *le* pain quotidien.

Fort mécontent, M. Trahon a fait un procès à M. Bivort. Il lui réclamait, devant la 1^{re} chambre du tribunal, 10,000 fr. de dommages-intérêts pour avoir publié, sans son autorisation, *le Pater*, et pour avoir atteint à sa réputation littéraire en changeant un vers.

Le tribunal ne s'est pas laissé attendrir par les douleurs de ce père attristé des meurtrissures subies par son enfant, et l'a débouté de sa demande.

Forts de ce précédent, nous avons consenti à nous laisser envahir par les enfants de Thalie et de Calliope, comme dit l'abbé Baillargé,